

L'église Saint-Jacques à Liège

Pierre COLMAN et Pierre PAQUET,
avec la collaboration de Franz BIERLAIRE,
Caroline BOLLE, Flavio DI CAMPLI,
Christian DURY, Yves JACQUES,
Jean-Marc LÉOTARD, Xavier TONON
et Alexis WILKIN.

Avant-propos.....	3
Un site.....	4
Baldéric II, évêque de Liège et fondateur de Saint-Jacques	5
De 1015 à 2015. Un lieu chargé d'histoire.....	6
Érard de La Marck.....	9
Émile Schoolmeesters	14
Des restaurations à n'en plus finir	17
Jean-Charles Delsaux (1821-1893), « le Viollet-le Duc liégeois ».....	18
Jules Helbig	19
Restaurations récentes	21
Le corps principal d'un édifice composite.....	22
Une architecture admirable	22
De foisonnats décors sculptés.....	24
De superbes décors peints	30
Des vitraux éblouissants.....	30
Des sculptures de haute qualité	34
D'importants monuments funéraires.....	35
Un mobilier très remarquable.....	37
Le porche et son portail	38
L'avant-corps occidental (<i>Westbau</i>).....	42
La crypte.....	44
L'infirmérie médiévale des moines, un vestige des bâtiments claustraux.....	45
Un trésor... de récupération.....	46
Tableau chronologique	47
Liste des abbés, des doyens du chapitre et des curés-doyens	48
Orientation bibliographique.....	50
Crédits photographiques	52

Agence wallonne du Patrimoine (AWaP)

Rue des Brigades d'Irlande, I

B-5100 Jambes

Éditeur responsable : Jean PLUMIER

Coordination de la collection :
Florence PIRARD et Julien MAQUET,
avec la collaboration de Sophie BOURLAND

Informations concernant la vente :

Tél. : +32 (0)81 230 703

Fax : +32 (0)81 654 144

Email : publication@awap.be

Graphisme de la couverture :

Double Page, Liège

Prépresse et impression :

Imprimerie Les Éditions européennes, Bruxelles

Photo de la 1^e de couverture :
Vue du côté occidental de la nef.

Photos de la 4^e de couverture :

Maquette représentant les plans
des édifices successifs.

Le porche septentrional.

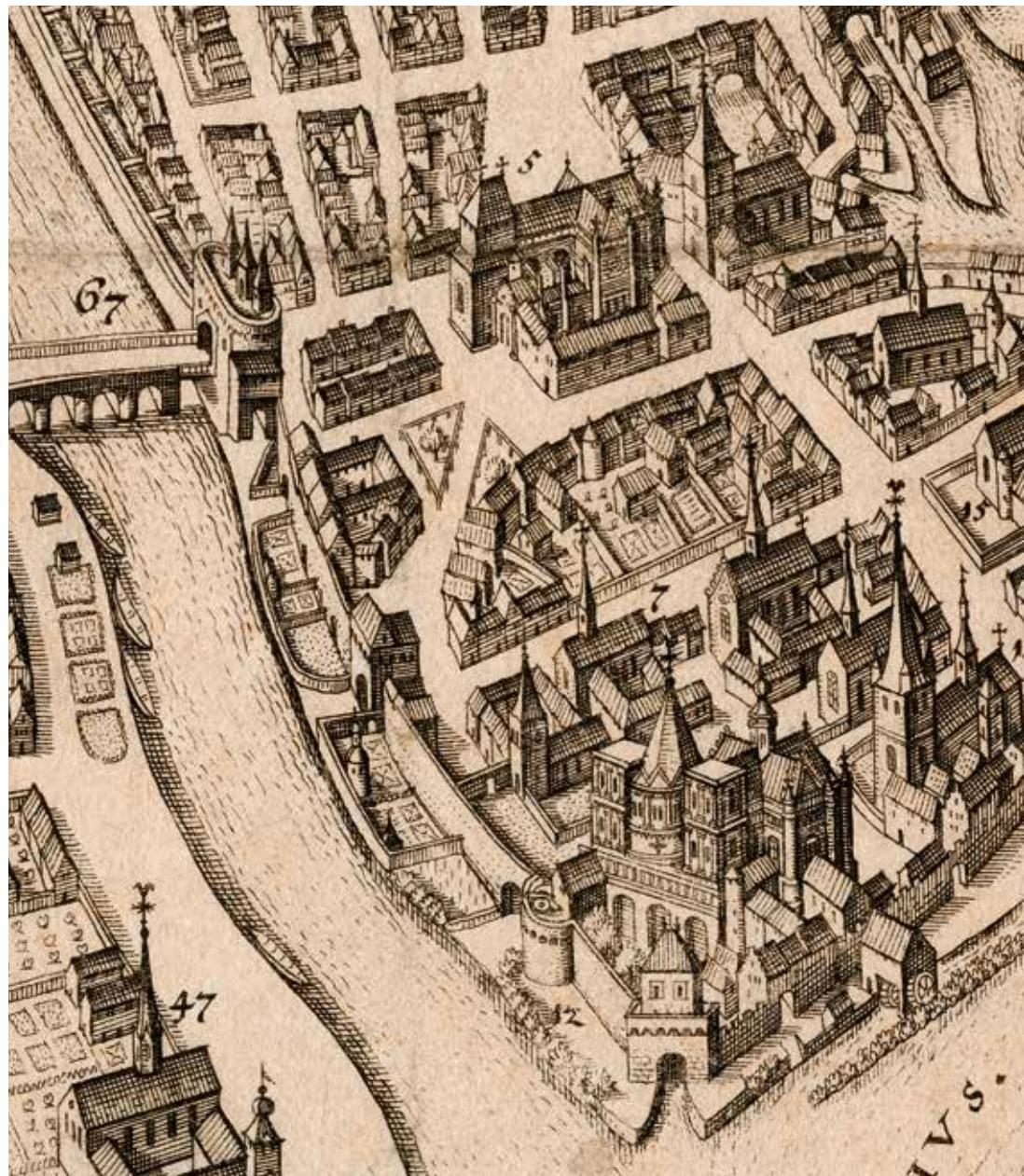
Les stalles, détail.

Vestiges de la tour romane.

Le texte engage la seule responsabilité
des auteurs. Ils se sont efforcés de régler
les droits relatifs aux illustrations conformément
aux prescriptions légales. Les détenteurs
de droits qui, malgré leurs recherches,
n'auraient pu être retrouvés sont priés de
se faire connaître à l'éditeur.

Dépôt légal : D/2017/00.000/00

ISBN : 978-0-00000-000-0



I. L'abbaye et ses alentours. Détail du « plan » gravé de Mathieu Mérian, 1617. Abbaye Saint-Jacques, n° 12; collégiale Saint-Paul, n° 5.



Avant-propos

Les Liégeois sont très unanimement fiers de l'église Saint-Jacques. Beaucoup d'entre eux n'y ont jamais mis les pieds et ne les y mettront peut-être jamais. Ils ne savent rigoureusement rien de son histoire et n'en ont nul souci. C'est la plus belle de la ville et elle fait courir les touristes, dont certains viennent du bout du monde, voilà ce qu'ils ont bien présent à l'esprit.

Les Liégeois avertis, qui ont appris, eux, à se méfier des superlatifs, diront plutôt que c'est l'une des plus belles, non seulement de la « Cité ardente », mais de la Belgique entière, et qu'elle est connue des spécialistes dans le monde entier. Ils n'ignorent pas qu'elle a été classée par arrêté royal du 16 janvier 1936, ni qu'elle est inscrite sur la liste du patrimoine exceptionnel de Wallonie. Ils n'ignorent pas non plus que cette merveille n'est pas peu ruineuse, qu'elle demande des soins coûteux à peu près en permanence, qu'elle a subi des restaurations à maintes reprises et qu'elle ne cessera pas d'en réclamer.

En fait de tours, pas plus qu'un vestige en partie avalé par la toiture principale et un modeste clocheton perché sur sa crête, diront les Tournaisiens. Pas d'arcs-boutants, pas de déambulatoire, pas de façade, presque pas de sculpture à l'extérieur, diront les Français. L'art roman à l'état fruste, l'art gothique et le maniérisme, sans nulle harmonie, diront-ils tous. Par surcroît, le porche, qui n'a plus de raison d'être, n'est pas peu saugrenu. Rien de tout

cela n'est à nier. Et néanmoins l'émerveillement est au rendez-vous.

La célébration du millénaire de la fondation de l'abbaye en 2015 restera dans les mémoires. La brochure que voici, dans sa modestie, en est un des fruits.

Un site

Le site choisi est à l'origine radicalement différent de ce qu'il est de nos jours. Il se trouve dans la partie amont de l'île formée par les bras de la Meuse qui se séparaient là où se dresse la statue équestre de Charlemagne, et qui se rejoignaient dans les parages de la ci-devant Grand-Poste. Deux collégiales se dressent dans le voisinage : près du Vinâve d'île, Saint-Paul, fondée par Éracle un demi- siècle plus tôt,

cathédrale de remplacement suite à la destruction de celle de Saint-Lambert, et un peu plus en aval, Saint-Jean, fondée vers 980 par Notger, qui l'a choisie pour lieu de sépulture. Cette île est en dehors des murs de la cité. Elle est envahie par les eaux du fleuve chaque fois qu'elles sont grossies par les pluies ou la fonte des neiges, elles envahissent le site. À Saint-Jacques, l'eau a atteint les marches du chœur en 1643 et en 1658 ; des chronogrammes qui ont disparu le rappelaient ; ceux qui sont gravés dans une des colonnes de la nef de Saint-Paul le rappellent de saisissante façon. Les dernières inondations, celles de 1926, n'ont pas épargné l'église ; la discrète plaquette commémorative scellée au bas du portail, du côté droit, est loin d'être au ras du sol, pourtant exhaussé. Un avantage, cependant : l'endroit est propice à la création d'un bief alimentant un moulin.



2. Remacle LELOUP, Vue de L'abbaye de Saint-Jacques du côté de la meuse, dessin à la plume, 1738-1744.

Baldéric II, évêque de Liège et fondateur de Saint-Jacques

L'évêque Baldéric II a occupé le siège épiscopal de Liège entre 1008 et 1018. Les historiens, s'appuyant sur les sources narratives et diplomatiques, ont pu démontrer qu'il était le frère du comte de Looz Gislebert, et d'un Arnould à l'identité plus difficile à déterminer, peut-être comte de Haspinga. Bien né, fin lettré, formé à la chapelle impériale, Baldéric II a été désigné pour présider aux destinées de l'évêché de Liège pour des raisons politiques : sa nomination permettait de sécuriser une zone mise sous tension par des heurts avec le comte de Louvain. Ces conflits aspireront l'évêque dans des luttes militaires, conduisant à la tragique défaite de Hoegaarden (10 octobre 1013) contre les Brabançons, défaite qui, d'après la biographie très romancée de l'évêque, *Vita Balderici*, aurait alimenté la volonté du prélat d'expier ses erreurs par la fondation de l'abbaye liégeoise. Ce même texte raconte qu'il se serait gagné une solide popularité en faisant ainsi couler en vain le sang des Liégeois, en oubliant sa vocation sacerdotale peu compatible avec celle d'un chef de guerre – les sources, pourtant, documentent plusieurs exemples similaires.



3. Dalle funéraire de Baldéric II (chapelle du Sacré-Cœur), marbre noir, XVII^e siècle.

Baldéric II s'est aussi fait remarquer par la fondation d'un hôpital capable d'accueillir vingt-quatre pauvres, dont les revenus ont été augmentés par ses successeurs. Par l'entremise d'un de ses parents, il a encore reçu l'abbaye de Florennes, établissement bénédictin nouvellement créé qui venait ainsi grossir le patrimoine de saint Lambert. C'est encore sous son épiscopat que la collégiale Saint-Barthélemy sera fondée par son bras droit, le prévôt de la cathédrale Godescalc. Il mourra le 29 juillet 1018, lors d'une expédition militaire contre le comte de Hollande Thierry II de Frise, à laquelle il tentera vainement d'échapper en raison de son état de santé. Son corps sera déposé dans la crypte Saint-André de l'église Saint-Jacques, alors inachevée, avant d'être transféré dans le chœur de l'abbatiale.

De 1015 à 2015. Un lieu chargé d'histoire

6

L'église Saint-Jacques à Liège

« Liège, tu dois Notger à Dieu et le reste à Notger » s'exclamait en latin, non sans emphase, un poète de jadis. C'est le successeur direct de ce personnage fameux, premier des princes-évêques, Baldéric II qui a fondé Saint-Jacques en 1015. Pas une collégiale, mais une abbaye. Elle sera donc peuplée de moines, et non pas de chanoines séculiers, au départ et jusqu'à sa disparition, ou peu s'en faut. Ils suivront la règle de saint Benoît. Ce seront des bénédictins. Ils proviennent, au départ, de l'abbaye de Gembloux ; à leur tête, l'abbé Otbert ; il administre un temps les deux monastères.

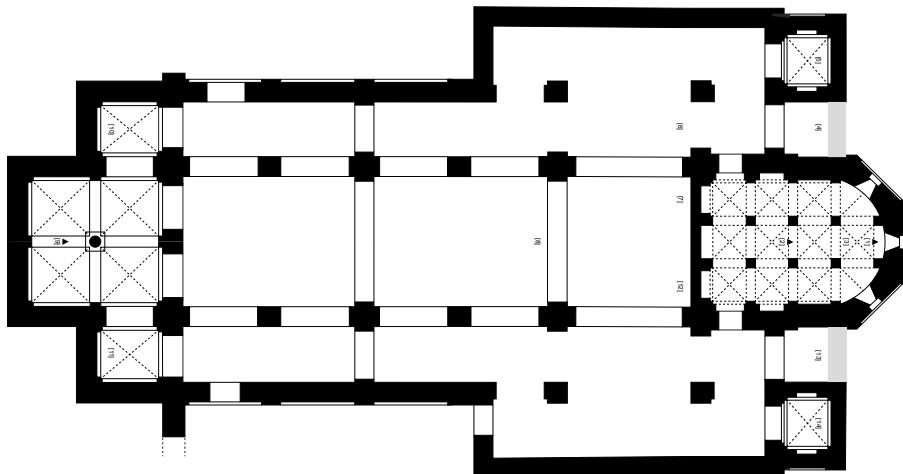
La crypte est consacrée dès le 6 septembre 1016, sous l'invocation de saint André, en raison des inestimables reliques de l'apôtre offertes à Baldéric par l'empereur Henri, futur saint. Elle accueille la dépouille mortelle du prince-évêque, passé de vie à trépas dès 1018. C'est la seule partie de l'église qui soit achevée.

Son successeur Wolbodon s'en désintéresse. Il réserve toute son attention à une autre abbaye bénédictine, qu'il fonde et qu'il choisit pour lieu de sépulture, Saint-Laurent. La rivalité parfois amère entre les deux monastères va traverser les siècles.

Quand l'empereur revient à Liège en 1020, il s'émeut de voir envahi de broussailles un chantier qui lui est cher. Il le fait remettre en activité. Dix ans plus tard, l'église est consacrée par l'évêque Reginard. Le monastère est achevé en 1052.

Quatre ans plus tard, des moines sont envoyés à Compostelle. Ils en ramènent diverses reliques. Ils cèdent à la tentation d'entretenir entre les deux saints pareillement prénommés une confusion propre à rapporter gros. Mais c'est bien le Mineur qui règnera à Saint-Jacques, maints témoins le prouvent.

L'édifice avait naturellement les caractéristiques typiques de l'époque ottonienne. Construit en grès houiller local, long d'une soixantaine de mètres et large d'une vingtaine, il avait un plan en croix latine, un transept court et peu élevé, trois vaisseaux et une crypte semi-enfouie.



4. Plan supposé de l'église ottonienne par Jean-Nicolas Lethé.

L'accès se faisait par les bas-côtés nord et sud. Deux chapelles orientées flanquaient le transept à l'est ; elles étaient pavées ; leurs murs étaient recouverts d'un badigeon blanc. La crypte était voûtée. Le chœur ne l'a été que postérieurement. L'église était couverte d'un plafond en bois. Sa toiture était recouverte de plomb au départ, et par la suite d'ardoises. L'intérieur était marqué par l'alternance de piliers carrés et de piliers à ressauts.

N'en subsistent que des vestiges de la crypte sous le chœur et quelques bases de piliers cruciformes sous le bas-côté sud. Les matériaux ont très certainement été remployés dans les constructions ultérieures. Récupérer tout ce qui est récupérable est depuis la nuit des temps une obligation pour les bâtisseurs, habitués à voir les moyens financiers faire défaut tôt ou tard.

Vers 1170 (l'étude dendrochronologique de la charpente l'a confirmé), un imposant avant-corps vient s'accorder du côté ouest. Il accueille deux autels, l'un dédié à sainte Marie, l'autre à saint Jean Baptiste. Un chœur occidental dans la tradition germanique. Peut-être a-t-il remplacé un édifice moins imposant ; Florent Ulrix a essayé de le démontrer à l'issue des fouilles qu'il a réalisées là.

Le chœur oriental s'orne d'un *cancellum*, une sorte de balustrade. Les vestiges qui s'en sont conservés ont quitté Saint-Jacques pour le défunt Musée diocésain, puis pour le Grand Curtius. Ils n'ont pas fini de jeter les spécialistes dans les perplexités.

L'abbé Étienne II (1095-1112) développe la bibliothèque du monastère. Sous son impulsion, Saint-Jacques devient une véritable école littéraire. Liège fait alors figure de grand centre d'études. L'abbaye est en plein essor. Elle essaime jusqu'en Pologne, à Lubin, comme le rappelle une plaque commémorative scellée dans le mur du bas-côté nord à l'occasion de la visite du pape Jean-Paul II.

Le XIII^e siècle voit un déclin global de l'ordre bénédictin. En 1247, le pape accorde aux abbés de Saint-Jacques le droit à la mitre et à la crosse. Mais plusieurs d'entre eux abdiquent, ce qui ne perturbe pas peu l'ambiance au monastère. Sous l'abbé Michel I^{er} (1248-1283), l'abbaye est couverte de dettes. Elle connaît divers troubles et dérèglements. En 1281, l'échevin Gilles Surlet fait un don à l'abbaye pour consolider l'église et entreprendre des modifications à l'autel majeur. Mais les trente-cinq années de l'abbatat laissent le monastère exsangue. Guillaume de Julémont (1283-1301) y ramène la ferveur. Il rétablit la discipline en offrant l'exemple d'une vie ascétique et en poussant à une observance plus stricte de la règle. On voit refleurir les études.

En 1287, par la « Paix des Clercs », Saint-Jacques est choisi comme « lieu de réunion des arbitres, en cas de violation de l'un ou l'autre des statuts de la constitution liégeoise ». Il est englobé dans la nouvelle enceinte urbaine, qui comporte un point fort dans son voisinage, à la pointe amont de l'île, la tour aux lapins.



5. Un fragment du *cancellum* conservé au Grand Curtius, pierre taillée, sculptée et polychromée, 2^e moitié du 12^e siècle.

Au début du XIV^e siècle, le monastère retrouve son éclat d'antan avec l'abbé Guillaume de Bever (1305-1316). La ferveur des moines et le goût des études s'épanouissent, comme en témoigne le passage d'Herman, clerc de l'abbaye de Lobbes. Le nouvel abbé entame la construction du grand dortoir, le « ronfloir ». Les travaux sont poursuivis par ses successeurs Henri Cossin (1316-1342) et Jean Poilhon (1342-1351). Ce dernier entame la reconstruction de l'abbaye.

Le 1^{er} juillet 1343, *La lettre de Saint-Jacques* est rédigée au monastère. Elle vise à apaiser les querelles sociales attisées sous Adolphe de La Marck. Elle rend à la Cité certains priviléges et libertés.

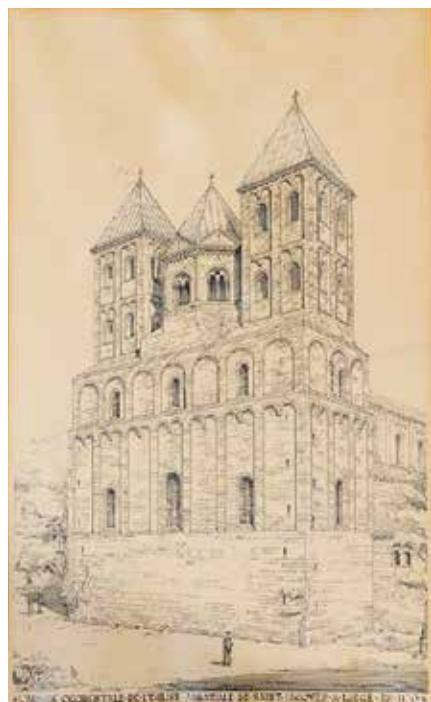
De nouveaux cloîtres sont construits. Le chantier arrive à son terme en 1369. Mais le soir du 9 mai un incendie se déclare, sans doute dû à la présence sur les toits d'un bac de charbons allumés pour fondre le plomb destiné à couvrir

les toitures. Les dégâts sont très importants. L'église échappe de peu au désastre. La reconstruction entreprise par l'abbé Nicolas I^{er} du Jardin sera perturbée, en 1374, par de fortes inondations et, en 1392, par la foudre qui frappe l'avant-corps. Des morceaux entiers des parties hautes des tours jumelles s'effondrent sur le cloître et endommagent le réfectoire. Les tours seront étêtées. La fin du XIV^e siècle est encore plus sombre : une douzaine de moines sont frappés par la peste.

L'abbé Jean de Sordelhe, élu en 1401, est déposé abusivement en 1408 par l'élu Jean de Bavière, qui ne fut jamais évêque. Deux ans plus tôt, les Liégeois avaient été décimés à la calamiteuse bataille d'Othée. Les corps des chevaliers tombés à cette bataille, ramenés à Liège, sont enterrés autour du chœur de Saint-Jacques, dans un verger entouré d'une clôture, sans doute le Vertbois actuel. L'abbaye possède des propriétés dans la région et elle perçoit la dîme dans une dizaine de paroisses. Mais dans les périodes troublées, ses revenus se tarissent.

En 1418, Englebert de La Marck, sire de Loverval, fait un don de mille couronnes d'or à l'abbaye. Cela permet à l'abbé Renier de Heyendael d'entreprendre la construction d'un nouvel édifice. Ces travaux commencent à l'extérieur du chœur, de façon à permettre la poursuite du culte. Ils sont arrêtés, faute d'argent, à la hauteur qu'indique, dit-on, l'inscription RENERUS ABBAS 1421 qu'exhibe l'ange du socle de l'une des statues du chœur ; elle a recréé vers 1844, médiocrement, celle qu'on a pu lire jusqu'au début du XVI^e siècle sur un des piliers.

Le grès houiller local est dorénavant dédaigné par les bâtisseurs. Ils donnent judicieusement la préférence à la pierre calcaire provenant de la Meuse



6. Reconstitution du Westbau de l'église romane par l'architecte Camille Bourgault.

moyenne, la pierre bleue résistante pour les parties basses, la pierre jaune tendre, poreuse et légère, dite tuffeau de Maastricht, pour les parties hautes et les remplacements.

En 1468, Charles le Téméraire ordonne la destruction systématique de la cité rebelle à ses visées, à l'exception des édifices du culte. L'abbaye y échappe donc, d'autant plus qu'un légat du pape, Onofrius, est dans ses murs. Mais le trésor est pillé. L'abbé Arnold de Brecht (1474-1483) s'efforcera de

panser les plaies. La vie au monastère va devenir plus austère. On y remettra en honneur les valeurs d'antan.

En 1487 s'impose la nécessité de réajuster toutes les lois, de revoir tous les anciens règlements et priviléges de la Cité. C'est à l'abbaye que siège l'assemblée réunie à cet effet. Elle regroupe toutes les instances, dont les trente-deux Bons Métiers. Elle établit la fameuse « Paix de Saint-Jacques » qui sera à la base de la vie sociale et

Érard de La Marck

Né à Sedan, en 1472, dans une famille noble de la région, Érard de La Marck étudie à Cologne, commence sa carrière ecclésiastique à Rome, séjourne à Paris dans l'entourage royal, avant d'être admis au chapitre cathédral de Liège. Élu prince-évêque le 30 décembre 1505, et bientôt évêque de Chartres, grâce à l'appui du roi de France, il renonce à l'alliance française, en 1518, pour se rapprocher du futur Charles Quint, à qui il doit l'archevêché de Valencia et surtout son chapeau de cardinal (9 août 1521).

Sous le règne d'Érard, le diocèse de Liège déborde encore largement sur le territoire de plusieurs des XVII Provinces et englobe des villes comme Bois-le-Duc, Bergen-op-Zoom, Breda, Louvain et Namur. La capitale, qui sort d'un siècle de malheurs, n'est pas un grand centre intellectuel, elle ne possède pas d'université, mais son prince est instruit, curieux, intelligent, ami des belles-lettres et des lettrés. Mécène richissime, il fait édifier un impressionnant palais, sur le modèle des châteaux admirés au cours de ses voyages en Italie et en France, et l'orne de somptueuses tapisseries illustrant *L'Énéide* de Virgile ou *Les Métamorphoses* d'Ovide. Il correspond avec de nombreux intellectuels qui lui dédicacent leurs œuvres. Son règne est bien celui d'une renaissance et même, bien que trop de traces matérielles aient disparu, d'une renaissance de l'Antiquité.

Dans une ville touchée très tôt par la propagande réformée, Érard sera un défenseur énergique de la cause catholique : il y promulgue, le 17 octobre 1520, le plus ancien édit contre les luthériens dont le texte nous ait été conservé. Le zèle qu'il met à poursuivre l'hérésie se heurte toutefois à la volonté des bourgeois de Liège d'être jugés par « loi et franchise », c'est-à-dire par des juges séculiers, qui font preuve d'une très grande clémence. L'édit de Worms ne sera publié à Liège qu'en 1527 et n'y sera jamais appliqué intégralement. Dans les villes et villages de la partie thioise (flamande) de la principauté, par contre, la répression fera de nombreuses victimes. Premier prince moderne de Liège, Érard de La Marck meurt le 16 février 1538.

politique dans la principauté jusqu'au terme de son existence.

Avec l'élection d'Érard de La Marck en 1505, la principauté émerge d'un bon siècle de désastres. Mais à Saint-Jacques l'état de l'église ancienne n'a fait qu'empirer, naturellement, et les travaux de la nouvelle sont arrêtés.

En 1513, le 30 juin, la voûte du chœur s'écroule, détruisant celle de la crypte et le tombeau de Baldéric II. Le chantier se réveille si bien que l'on peut déjà célébrer la messe dans le chœur vers 1515. Le délai est remarquablement court. L'abbé Jean de Coronmeuse (1506–1525) a fait merveille. Les finances étaient prospères et les dons ont afflué, sans nul doute.

À pareille époque, le gothique est à son stade final, caractérisé par une virtuosité sans bornes et par le goût des formes ondoyantes dont a été tirée l'épithète « flamboyant », aujourd'hui désuète. La rupture avec l'art gothique à ses débuts est soulignée avec force par l'élimination quelque peu téméraire des arcs-boutants et par la hardiesse et la complexité des voûtes. C'est de toute évidence l'œuvre d'un maître d'œuvre d'une audace et d'un talent hors du commun, peut-être le nommé Arnold van Mulcken, au sujet

de qui les archives ne livrent que de bien pauvres informations. À notre connaissance, il n'a été précédé dans cette voie que par Peter Pfister, l'auteur des voûtes de la cathédrale de Berne, signées et datées de 1517.

En 1529 au plus tôt, l'abbaye accueille un sculpteur sur bois venu d'Ulm, Daniel Mauch. Il y meurt en 1540, à l'âge de 63 ans. La seule œuvre certaine de sa main conservée à Liège, la *Madone de Berselius*, est taillée dans le bois tendre, et son raffinement extrême n'a pas d'équivalent à Saint-Jacques. Mauch a vraisemblablement donné des dessins préparatoires à toute une pléiade de modestes sculpteurs locaux. C'est peut-être lui qui a conçu les voûtes de la nef, superbes entre toutes, mais redoutablement fragiles.

Les voûtes sont millésimées 1535 et 1537. Elles sont donc encombrées d'échafaudages lorsqu'en 1537, l'abbaye reçoit avec les honneurs qui leur sont dus deux personnages de haut vol. D'abord le cardinal Reginald Pole, cousin rebelle du roi d'Angleterre Henri VIII et familier du pape Paul III. Puis Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint (et non pas sa fille illégitime Marguerite de Parme, tordons le cou à cette confusion grossière et tenace). Tous deux en savent trop sur l'art



7. Daniel MAUCH, *La Madone de Berselius*, bois, ca. 1530, conservée au Grand Curtius.



8. Détail de la voûte de la nef présentant le millésime 1535.



9. Autel de saint André, vestige de l'ancien jubé de Martin Fanchon, mur du fond du bas-côté sud, 1602.



10. Autel de saint Jacques le Mineur, vestige de l'ancien jubé de Martin Fanchon, mur du fond du bas-côté nord, 1602.

d'avant-garde de l'Italie pour se pâmer d'admiration sincère, n'en doutons pas.

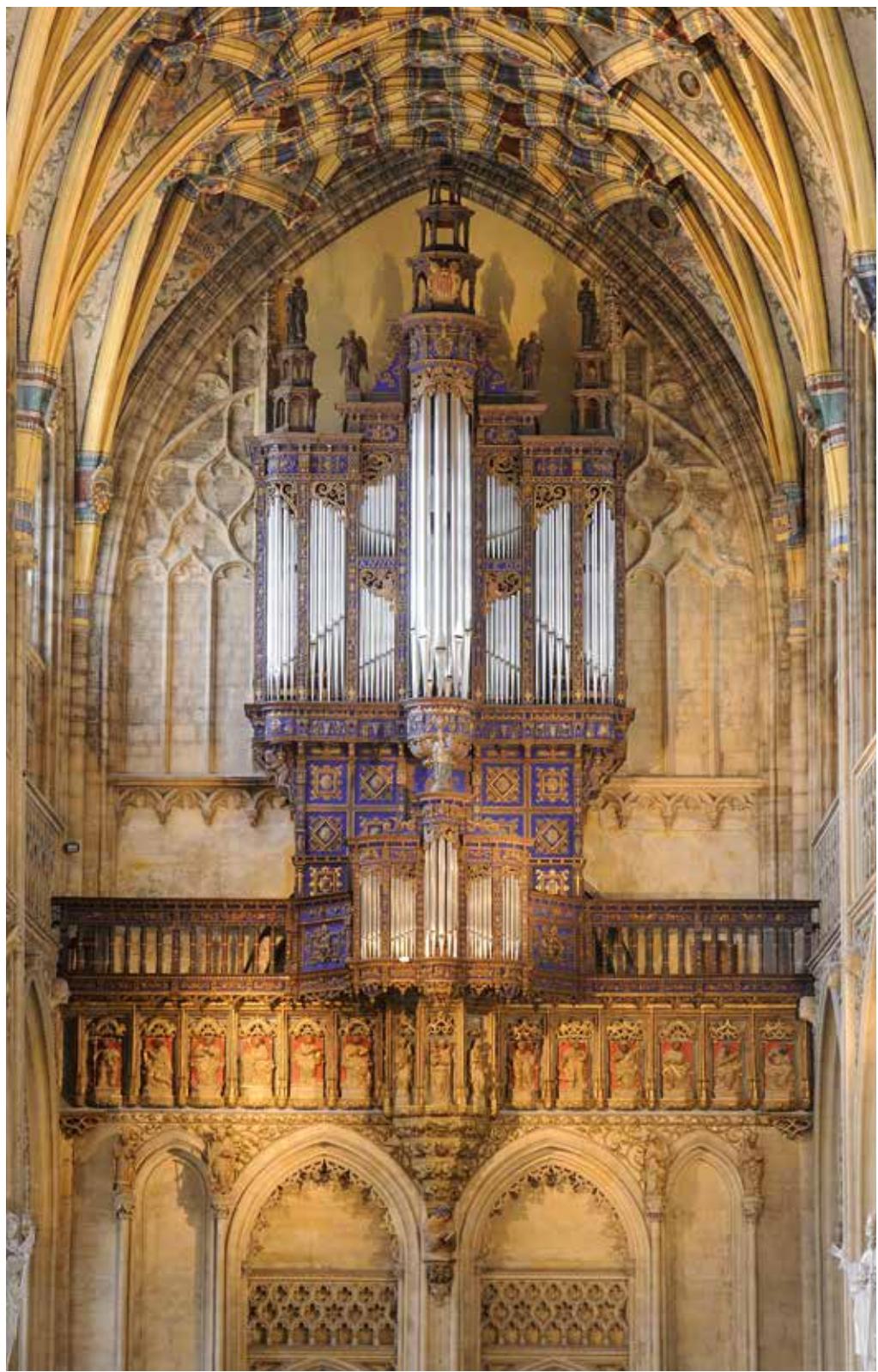
Les travaux s'achèvent en 1538. La longue inscription latine qui le rappelait a été relevée en 1845 (elle était alors « assez bien conservée »), puis en 1891 (elle était alors « presque illisible »), elle a disparu.

L'église est consacrée dans sa totalité le 14 mars 1552, à l'occasion de la bénédiction de l'abbé Herman Rave. C'est lui qui préside à l'édification du portail, sur lequel on voit ses armoiries et deux millésimes : 1558 et 1560.

En 1602, l'abbé Martin Fanchon dote l'église d'un jubé, une clôture monumentale séparant le chœur de la nef, une sorte de tribune du haut de laquelle se prononce une prière dont le premier mot, latin, est *Jube* (ordonne). De là le nom. Doxal en est le synonyme encore moins connu. Le Concile de Trente en avait prescrit la

suppression. L'ouvrage est venu jusqu'à nous, mais réemployé partiellement sous la forme de deux autels. Il est dû à un Liégeois alors très réputé, Thomas Tollet, ou à un atelier dinantais très actif, celui des Thonon. Il émerveille un voyageur français qui visite l'église en 1615 et la juge plus belle que la cathédrale. Il admire au moins autant les grandes orgues nouvellement créées. Le maniériste régnant est entièrement à son goût.

Un terrible ouragan s'abat sur Liège en 1651. Il renverse une des tours latérales de l'avant-corps. On décide d'abattre l'autre. Un exhaussement en briques couvert d'un toit en bâtière est construit. Autre victime : le campanile planté à l'aplomb de la croisée du transept. Il est renouvelé en 1653 : il porte ce millésime, inscrit deux fois. La cloche avait été donnée en 1527 par Mechtilde de Lexhy, abbesse de Herkenrode, qui n'a pas manqué de l'orner de ses armes.



II. Le fond de la nef avec le grand orgue construit en 1600-1603 par un facteur d'orgue inconnu.

En 1669, les grandes orgues sont rénovées par André Séverin, facteur d'orgues réputé venu de Maastricht, qui va finir ses jours au monastère.

Le baroque, que le maniérisme annonce sans avoir autant de puissance, va peupler Saint-Jacques de superbes statues aux draperies agitées, plus grandes que nature. Elles ont été commandées par les moines, galvanisés sans doute par des souvenirs de Saint-Pierre de Rome. Elles sont dans leur majorité l'œuvre du brillant émule local du chevalier Bernin, Jean Del Cour.

Le décor peint et diverses sculptures sont badigeonnés de blanc, à l'instar de ce qui se fait partout au cours du XVII^e siècle. L'abbé Nicolas Bouhon (1695-1703) poursuit les aménagements de l'église, entame la modernisation des cloîtres et donne un nouveau développement à la bibliothèque.

L'écrasante volonté de grandeur du baroque, virile au possible, finit par laisser. Le rococo le supplante. Il cultive

par contraste la grâce, le charme, la féminité. Il trouve accueil à Saint-Jacques vers le milieu du XVIII^e siècle. Un fort beau témoin a échappé à l'élimination : le portail intérieur. Fait de deux marbres associés avec art, le noir et le rouge veiné, il est sommé d'un médaillon : deux massues mises en croix, référence indiscutable au martyre de saint Jacques le Mineur ; trois coquilles, mais décoratives ; nulle allusion à saint Jacques le Majeur ; point de bâton de pèlerin en tout cas.

Sous l'abbé Pierre Renotte (1741-1763), les modes changeantes imposent presque partout le remplacement des jubés par des clôtures de chœur. Ainsi fait-on entre autres à Mons ; mais pas à Tournai. À Saint-Jacques, les parties latérales du jubé de 1602, démolis, sont récupérées. Elles se transforment en deux grands autels. Ils sont installés dans le transept, fermant les chapelles latérales du chœur en ménageant une petite ouverture latérale. Ils resteront là jusqu'en 1893. Le jubé est remplacé par une clôture en marbre noir qui sera sacrifiée à son tour au XIX^e siècle.



12. Jean DEL COUR, *Saint Jacques le Mineur*, tilleul peint pour imiter le marbre de Carrare, 1690-1691.



13. Jean DEL COUR, *Saint Jacques le Majeur*, tilleul peint pour imiter le marbre de Carrare, 1690-1691.



14. Remacle Leloup, *Le flanc nord de l'église*, pour Pierre-Lambert DE SAUMERY, *Les Délices du Pays de Liège*, 1738-1744, Liège, Bibliothèque Ulysse Capitaine.

14

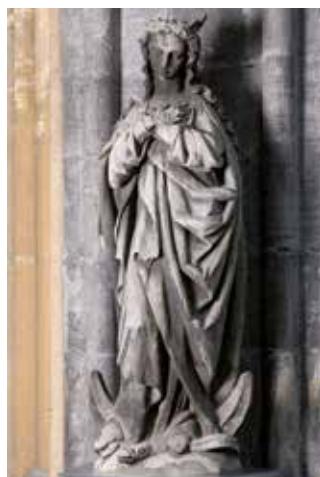
L'église Saint-Jacques à Liège

Les moines sont de plus en plus impatients de jeter leur froc aux orties. Ils se heurtent à une vive opposition. Ils n'en démordent pas. En 1785, ils sont convertis en chanoines séculiers. Le dernier abbé, Augustin Renardy, devient le premier doyen du chapitre. Aux vingt-cinq chanoines de Saint-Jacques viennent se joindre les cinq de l'abbaye de Saint-Gilles, sécularisée l'année suivante. De la sorte, ils seront au nombre de trente, comme dans les sept collégiales anciennes. Sous le doyen suivant, Jean Deneumoulin, la bibliothèque, trésor inestimable, est livrée aux enchères, le 3 mars 1788. Les bâtiments claustraux sont partiellement transformés en maisons pour les chanoines. Le reste est démoliti, loué ou vendu.

Voici venir des bouleversements bien autrement radicaux. Les chanoines vont prendre le chemin de l'exil à l'approche des sans-culottes. Les troupes révolutionnaires françaises s'installent dans les vestiges des cloîtres en 1794. Bénéfices et rentes partent en fumée. La loi du 25 novembre 1797 supprime la collégiale. Le 1^{er} janvier 1798, l'église est soustraite au culte. On procède dès la même année à la vente du mobilier, y compris l'argenterie et les archives, à l'exception du chartrier. Des maisons canoniales sont vendues aussi.

Si longuement abbatiale, si brièvement collégiale, l'église reprend du service comme paroissiale à la suite du Concordat arraché au pape par Napoléon Bonaparte. Elle hérite d'un territoire jusqu'alors éclaté, mais aussi des sanctuaires qui le desservait, principalement Saint-Rémy. Édifice modeste, mais trésor d'une impressionnante richesse, due à la présence d'une statue de la Vierge à laquelle le petit peuple venait demander des miracles. La paroisse nouvelle hérite aussi d'un couvent, celui des Croisiers. Des rues proches portent le nom des disparus, souvenir chaque jour moins « pieux ».

Le conseil de Fabrique va être chroniquement à court de ressources. En 1806, il autorise la troupe du théâtre « Le Gymnase dramatique », dirigée par Frédéric Rouveroy, à s'installer au-dessus de la salle capitulaire, dans les greniers du local dit « du Vieux-Chapitre », attenant au transept sud. La scène du théâtre se trouve contre la verrière ; elle l'obstrue en partie. On rapporte que « des couplets d'opérette s'intercalaien parfois entre les versets des complies au cours de l'office du dimanche après-midi ». Au dire de Théodore Gobert, « le bâtiment fut définitivement aliéné en 1827, car les réparations urgentes de l'église exigeaient de l'argent



15. Jules HALKIN, *Immaculée*, 1869.

et le Conseil jugea que ce bâtiment, converti en salle de spectacle, était impropre à tout autre usage ».

En 1834, ce même conseil prend la décision de faire refaire le portail en style gothique, alors qu'il est désargenté et que le « *gothic revival* » pointe à peine. Il revient sur elle dès l'année suivante, ayant fait ses comptes.

Partout dans le monde chrétien la religion ancestrale est revivifiée. Le libertinage et la déchristianisation typiques du « siècle des lumières » sont voués à l'exécration. On vomit dans les églises tout ce qui relève de la « prétendue Renaissance », comme Gobert aime à l'écrire. L'acharnement destructeur se teinte de fanatisme. Le salut est cherché dans le retour au gothique, lié dans les esprits à la foi profonde prêtée aux temps de son épanouissement. Dès le milieu du XIX^e siècle, la vague néogothique, pour l'appeler par son nom, déferle.

Saint-Jacques lui offre un terrain d'élection. Au nom de « l'unité de style », profession de foi pernicieuse entre toutes, les statues baroques sont ostracisées. Les apports de style rococo sont cachés aux regards. Le badigeon blanc est éliminé. La croisade est longtemps menée par l'abbé Schoolmeesters, curé-doyen, un personnage.



16. La chaire de vérité néogothique, pierre, 1901.



17. Niche avec le *Baptême du Christ* conservé dans la chapelle baptismale.

Le portail, tenu en piître estime, périodiquement menacé de destruction, est laissé sans soins. Son état ne cesse de se détériorer.

En 1873, un incendie fait rage dans le voisinage de l'église. Elle y échappe. Par précaution, le Conseil communal décide de faire raser tous les bâtiments attenants. La salle capitulaire est sacrifiée, contre l'avis de la Commission royale des Monuments. Une chapelle dédiée au Sacré Cœur la remplace.

Les sectateurs du néogothique qui ont cru de leur devoir de chasser du temple les apports de la « prétendue Renaissance » se sont montrés soucieux de l'orner en accord avec leur propre goût. Eugène Simonis, l'auteur heureux du *Godefroid de Bouillon* bruxellois, a délivré vers 1846 de grandes statues de saint Paul et des apôtres, au nombre (bizarre) de quatorze. Un autre Liégeois, Jules Halkin, a sculpté le colossal chemin de croix qui tapisse les bas-côtés ; la première station est datée de 1862, la

Émile Schoolmeesters

Schoolmeesters, Émile, Pierre, Waltheré, Jacques : ecclésiastique et historien, né à Maaseik le 15 juin 1842, décédé à Liège le 28 juillet 1914. Fils de Pierre, Nicolas Schoolmeesters, docteur en médecine, et de Catherine Tulleneers, et le premier de six enfants.

Après ses humanités au Petit séminaire à Saint-Trond, il étudie la philosophie dans la même institution puis entre au Grand séminaire à Liège le 3 octobre 1861. Il est tonsuré le 21 décembre 1861, reçoit les ordres mineurs le 1^{er} juin 1862, est sous-diacre le 19 décembre 1863. Il est ordonné prêtre à Liège le 18 juin 1865. À l'Université catholique de Louvain, il obtient une licence en droit canon (1869), préalable à ses futures études sur l'ancien droit ecclésiastique liégeois. Il est ensuite nommé vicaire à Liège Saint-Martin en septembre-octobre 1869 ; il le restera cinq ans. Il devient alors professeur de théologie morale au Grand séminaire du 25 septembre 1874 à l'automne 1876. Le 29 septembre 1876, il est curé-doyen de Saint-Jacques à Liège qu'il contribue à restaurer. Dans cette paroisse, il fondera le *Bulletin paroissial de Saint-Jacques* (1897).

En décembre 1901, Mgr Rutten le choisit comme vicaire général. Entre-temps, il aura été examinateur synodal (1889), président de l'Œuvre des malades pauvres qui désirent faire le pèlerinage à Lourdes (1897 ?), du Comité des écoles de Saint-Gilles (s.d.) et de la section liégeoise du Davidsfonds (1880-1885 et 1903). Prélat domestique de Sa Sainteté le pape, il devint chanoine titulaire du chapitre cathédral à Liège le 16 mars 1902. Il fut également archidiacre, puis doyen du chapitre et théologal (1907), et ici aussi il fit exécuter certains travaux de restauration.

Membre fondateur de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège en 1880, ensuite vice-président (1906-1907), puis président (1907-1914), il a été actif également au sein de la Société des bibliophiles liégeois où il a été reçu en 1883 : il fut vice-président en 1914, président en 1904-1905 et en 1910-1913.

Collaborateur à la *Gazette de Liège*, il a publié de nombreux livres et autres articles dans différentes revues historiques : *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, notamment. On épingle dans une très riche bibliographie ses éditions de textes et ses regestes : cartulaire du chapitre collégial de Notre-Dame à Huy, cartulaire du chapitre cathédral de Saint-Lambert à Liège (en collaboration avec Stanislas Bormans), statuts synodaux de Jean de Flandre, statuts de collégiales, etc. Il fut chevalier de l'Ordre de Léopold. Décédé d'une crise cardiaque, il est enterré à Maaseik. Un portrait est conservé au presbytère actuel de Saint-Jacques.

Christian DURY

dernière de 1865 ; le nom du curé-doyen Thomas accompagne celui du sculpteur ; fort admiré au départ, il l'est moins aujourd'hui, beaucoup moins. On n'hésite pas à préférer son *Immaculée* datée de 1869, même découronnée et presque transformée en Vierge noire par la pollution de l'air, du fait de son séjour prolongé au pignon du transept nord.

Divers autels, dont le majeur, sont fournis par Jean-Baptiste (de) Bethune, Jules Helbig et Auguste Van Assche, figures de proue du néogothique en Belgique. Une chaire de vérité taillée dans la pierre tendre qui met en scène les quatre évangélistes et les quatre docteurs de l'Église latine est offerte en 1901 à l'occasion de 25^e anniversaire de l'accession de l'abbé Schoolmeesters au décanat ; elle est alors portée aux nues. Quatre ans plus tard, Mathelin et Dehin livrent un lutrin de laiton doré quelque peu vandalisé depuis. On ira jusqu'à trouver requis de faire repeindre en lettres gothiques les noms des personnages bibliques dont les têtes font saillie dans le vaisseau central, originellement en caractères romains. Comment les deux autels tirés du jubé démolis ont-ils pu échapper à l'élimination ?

Dès lors qu'elle devenait paroissiale, Saint-Jacques devait avoir des fonts baptismaux. Un bénitier encastré dans la muraille surmonté d'un *Baptême du Christ* en fort relief, d'assez modeste qualité artistique, s'offrait comme par miracle à l'adaptation.

Dès avant la Première Guerre mondiale et surtout dès ses lendemains, le néogothique est honni à son tour. « *Sic transit...* ». L'éternel affrontement entre traditionalistes et innovateurs va faire rage dans l'art religieux. Les erreurs du passé deviennent flagrantes, mais les corrections à leur apporter relèvent rarement de l'évidence.

Le remplacement du chauffage est entrepris au début des années 1970. Il va révéler les vestiges de l'édifice antérieur. Florent Ulrix va pouvoir fouiller de 1972 à 1975.

Des restaurations à n'en plus finir

« Une église gothique ne résiste pas au calcul » disait avec humour le regretté Jean-Sylvain François, ingénieur-architecte, membre éminent de la Commission royale des Monuments. Entendez que la règle à calcul démontre qu'elle ne peut pas tenir debout. De fait, elle est un véritable défi aux lois de la pesanteur. Saint-Jacques ne fait pas exception. L'édifice est même particulièrement propre à donner des cheveux blancs aux responsables de son état de santé.

Les abbés en ont évidemment su quelque chose. Ils n'ont pas laissé de comptes rendus à la postérité. Jean de Coronmeuse a fait restaurer la crypte. Nicolas Bouhon a procédé à quelques interventions.

En 1825, le délabrement de l'édifice est tel que son effondrement est jugé imminent. Les travaux de consolidation attendront pourtant 1828. La Fabrique d'église, qui doit subvenir en grosse partie au règlement des dépenses et n'en a pas les moyens, se voit dans l'obligation « d'aliéner successivement la partie restante des bâtiments claustraux, l'église désaffectée de Saint-Nicolas-au-Trez et même l'horloge de la tour ». En 1829, les toitures reçoivent une réparation sommaire, mais ces travaux ne constituent que des premiers soins, quand la situation exigerait une thérapeutique de choc.

Lorsque les Belges sortent du tombeau, leur patrimoine monumental est dans un état lamentable. Dans leur impressionnant élan patriotique, ils entreprennent de le restaurer. Architectes, entrepreneurs, maçons, carriers, sculpteurs, peintres et ateliers dédiés aux vitraux, tous ont abondance d'ouvrage. À Saint-Jacques, l'entreprise s'étend de 1832 à 1869. Elle est dirigée par l'architecte Jean-Charles Delsaux. Les travaux vont porter notamment sur les contreforts, les chapelles et le garde-corps qui court au pied des toitures.

Les travaux ont pris de l'ampleur suite aux deux visites du roi Léopold I^{er} en 1832 et en 1847. Dès 1846, Jean-Baptiste Capronnier apporte aux vitraux anciens des restaurations considérables. Eugène Halkin est chargé de démolir les derniers vestiges du cloître et de refermer l'accès vers le bas-côté sud. Jean-Charles Delsaux, architecte de la Province, et Julien-Étienne Rémont, architecte de la Ville, ayant convaincu de la nécessité de reprendre les piliers en sousœuvre, non sans prendre la précaution d'étrésillonner les voûtes, ces travaux hardis

Jean-Charles Delsaux (1821-1893), « le Viollet-le-Duc liégeois »

Jean-Charles Delsaux naît à Herstal en 1821. Dès 1837, il étudie l'architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, où il reçoit notamment l'enseignement de Julien-Étienne Rémont. En 1845, il accède au poste d'architecte provincial. Il figure parmi les membres fondateurs de l'Institut archéologique liégeois en 1850. Son activité intense se déploie, entre autres, dans un domaine alors nouveau, la restauration des monuments médiévaux. Il orchestre la restauration des plus importants monuments gothiques de Liège : la cathédrale Saint-Paul, les églises Sainte-Croix, Saint-Jacques et Saint-Martin, l'ancien palais des princes-évêques. Il publie plusieurs ouvrages concernant les monuments médiévaux et leur restauration : *L'église Saint-Jacques à Liège en 1845*, qui est plus une proposition de restauration de l'édifice qu'un relevé fidèle de la situation existante ; *L'architecture et les monuments du Moyen-Âge à Liège en 1847*, ouvrage qui s'achève par les « conditions d'une bonne restauration », où il fait la synthèse de ses théories en la matière.

Delsaux dresse aussi les plans de nombreuses constructions nouvelles. Des églises, de style néogothique ou néoclassique, des constructions privées. Mais c'est dans le domaine de l'architecture civile publique que Delsaux va réaliser son chef-d'œuvre. En 1848, le jeune architecte est lauréat du concours organisé pour l'édition du nouveau palais provincial de Liège, qui est édifié de 1849 à 1852 à l'extrémité orientale de l'ancien palais des princes-évêques, dont il reprend le style gothico-Renaissance, en l'adaptant librement à une ordonnance symétrique parfaitement classique.

Delsaux termine sa carrière prématurément pour des raisons de santé et meurt à Uccle en 1893. Précurseur et théoricien en matière de restauration du patrimoine, pionnier du mouvement néogothique à Liège, Jean-Charles Delsaux est souvent, non sans raison, qualifié de « Viollet-le-Duc liégeois ».

Jules Helbig

Fils d'un banquier bibliophile venu de Mayence, il naît à Liège le 8 mars 1821. Il a un demi-frère aîné, prénommé Henri, un important collectionneur et marchand de livres rares qui sera successivement membre fondateur, secrétaire, président et président d'honneur de la Société des bibliophiles liégeois.

Jules, lui, veut être peintre. Il est d'abord l'élève de Jean-Baptiste-Jules Van Marcke à l'Académie de Liège. Il parachève sa formation à celle de Düsseldorf, alors réputée dans le domaine de la peinture murale religieuse et imprégnée de l'art austère des Nazaréens.

Il va peindre quelques portraits et bon nombre de volets de retable archaïsants. Il va devenir le collaborateur des frères Van Marcke, Émile et Édouard, pour la restauration des peintures d'églises, entre autres aux voûtes de Saint-Jacques (1860-1864). Il ne va pas tarder à s'imposer comme créateur d'œuvres murales inscrites dans la tradition médiévale. Il opère à Saint-Jacques (1893), ailleurs à Liège, à Saint-Trond, à Tournai, à Maredsous, mais aussi à Aix-la-Chapelle et à Echternach.

Il se lie d'amitié, de la sorte, avec Jean-Baptiste Bethune, futur baron, « pape » du néogothique en Belgique, fondateur des écoles Saint-Luc. Celle de Liège voit le jour parmi les premières, en 1880, et Helbig en est le géniteur. Lorsqu'en 1893 il devient le directeur de la *Revue de l'art chrétien*, il est l'une des figures de proue d'une phalange pugnace.

La Commission royale des Monuments le met en garde contre « les tentations de l'archaïsme » en 1862. Dès 1864, il compte parmi ses membres correspondants. Dès 1866, il est nommé secrétaire. De 1897 à 1905, il porte le titre de vice-président.

Sa grande autorité n'est pas le fruit exclusif de son activité de peintre. Il est passé de la pratique à la théorie en 1873 : il a donné réponse documentée à une « question » posée par la Société libre d'Émulation sur la peinture ancienne au pays de Liège. Il a glissé par la suite à l'étude de la sculpture. Son œuvre d'historien de l'art local est couronnée au lendemain de son décès, survenu le 15 février 1906 : le premier tome de *L'art mosan* est publié par Joseph Brassinne, qui le fera suivre du second cinq ans plus tard. Cette monumentale somme a été longtemps révérée comme une sorte de Bible ; elle est criblée d'erreurs, au demeurant bien pardonnables.

De son côté, l'œuvre du peintre est frappée de plein fouet par le reflux de l'énorme vague du *Gothic revival*. « Bassese misérable du peinturleur qui osa, sans honte, simuler des rangées de briques sur de solides assises de pierre ; qui changea en bâtons de mirlitons arlequinés de couleurs voyantes les minces colonnettes en fuite vers le ciel » vitupère Hubert Colleye à propos de Saint-Jacques en 1919 déjà (*Dans la paix des vieilles églises*, p. 41). « Helbig n'exécuta guère que des peintures religieuse où il appliquait avec la rigueur du théologien les théories de ses maîtres favoris. La foi profonde dont elles témoignent, leur intransigeance, leur archaïsme volontaire et tranchant ne parviennent pas à leur conférer une vraie valeur picturale » assène Jules Bosmant en 1930 (*La peinture et la sculpture au pays de Liège de 1793 à nos jours*, p. 94).

sont menés de 1852 à 1854. Voilà pourquoi les sept premières assises sont en petit granit, pierre dont les bâtisseurs du Moyen Âge ignoraient tout. Les vitraux font l'objet de restaurations, confiées à Jean-Baptiste Capronnier. En 1860, la restauration des peintures des voûtes du vaisseau central est confiée aux frères Van Marcke, Émile et Édouard, et à Jules Helbig ; elle durera jusqu'en 1864.

L'église est classée le 16 janvier 1936 après deux ans de procédure. Mais les subsides pour la restauration font toujours défaut. Camille Bourgault remplace les fenestrages les plus abimés.

Lorsque la guerre se fait menaçante, les vitraux anciens sont déposés ; ils attendront leur réinstallation jusqu'en 1950. Les néogothiques, qui n'ont pas été mis à l'abri, vont pour la plupart en souffrir à des degrés divers. Deux des statues de Simonis sont décapitées. La pluie et la neige vont pénétrer dans l'église. Les dégradations ne sont cependant pas une menace pour sa stabilité. Mais dès 1960, on constate des désordres importants. On met en cause les travaux de restauration du XIX^e siècle, mais aussi la faiblesse des fondations. La construction d'importants immeubles dans les alentours a joué un rôle néfaste en rabattant la nappe phréatique. À l'angle du boulevard Piercot et du boulevard d'Avroy, on met au jour les fondations de la tour aux lapins, depuis longtemps disparue. Florent Ulrix a le grand mérite de les scruter.

Un mémoire récapitulant l'ensemble des travaux à réaliser est dressé par le doyen Pochet et le conseil de Fabrique. Ils sont en partie confiés à l'architecte Nicolas Leclerc. L'ingénieur-architecte Joway est chargé des travaux de stabilité.

À Saint-Jacques, les voûtes n'en finissent pas de donner des cheveux blancs. Dès

leur construction ou juste après, elles ont été suspendues par des tirants métalliques à la charpente, en chênes du pays, abattus vers 1530, l'analyse dendrochronologique l'a précisé. Il a fallu consolider le dispositif vers 1985.

Le portail n'a pas causé moins de soucis. Tout au long du XIX^e siècle, son état lamentable est mis en évidence, mais il faut attendre le début du XX^e siècle pour que des travaux importants soient entrepris. Conduits par l'architecte Fernand Lohest, ils sont exécutés par « l'entrepreneur-maçon », M. Salmon et « l'entrepreneur-sculpteur », M. David. Toutes les pierres défectueuses doivent être remplacées par de nouveaux éléments en pierre de Villers-le-Temple ou de Senonville, et en petit granit. Leur nombre ne cesse de grandir au fil des travaux. Certains des panneaux sculptés avaient disparu. La reconstitution de la décoration était au programme, mais n'a jamais été exécutée. En 1957, de nouvelles chutes de pierres provoquent une série de démontages et de remontages. La maçonnerie dorsale est complètement renouvelée au deuxième et au troisième niveau.

Le carrelage qui avait été posé au XIX^e siècle a été remplacé par une belle mosaïque de dalles de marbre. Le travail a été étendu au porche, où subsistait le dallage d'origine en pierre, en bon état. « On n'agit pas sans commettre des erreurs », comme l'avouait sans rougir Jean Lejeune, professeur d'Université promu premier échevin.

De leur côté, les grandes orgues ont subi au fil du temps des remaniements successifs plus ou moins louables. Elles ont bénéficié en 1997-1998, après une attente interminable, d'une restauration complète à la hauteur de leur magnificence, par les soins de la manufacture Schumacher et du restaurateur Jacques Folville assisté de son fils Hughes.

Restaurations récentes

Au début des années 1990, l'ingénieur-architecte Yves Jacques du bureau des architectes associés s.a. a réalisé une étude sanitaire complète de l'église Saint-Jacques à Liège pour déterminer les interventions prioritaires. Malgré les campagnes de restaurations importantes des années 1960, plusieurs parties de l'édifice présentaient des dégradations prononcées qui réclamaient pour certaines une intervention à brève échéance. Le premier chantier concernait le renouvellement des corniches du vaisseau central et du transept en 1993. Le vitrail Hanquet et le vitrail de l'Arbre de Vie ont été restaurés en 1999 et en 2004. L'élegant clocheton situé à la croisée du transept et le renouvellement des verres de protection des vitraux du chœur ont nécessité des études multidisciplinaires plus approfondies qui se sont étendues sur plusieurs années. Les premiers relevés ont été initiés en 2002 et les travaux sur ces deux parties ont débuté en 2009 pour se clôturer en 2010.



18. Porche après la restauration de 2014-2016.

L'année 2006 consacrée au 500^e anniversaire de la naissance de l'artiste Lambert Lombard a constitué l'opportunité idéale pour engager officiellement le projet de restauration du portail Renaissance. Ce projet a bénéficié de nombreuses études préalables qui ont permis d'appréhender au mieux cette architecture maniériste peu répandue dans nos régions : l'étude historique menée par le bureau d'étude a permis de mieux cerner l'étendue de la restauration précédente entreprise au début du XX^e siècle ; l'étude lithologique a livré des renseignements sur la provenance des pierres et sur l'authenticité avérée des éléments du XVI^e siècle ; l'étude des décors peints a

confirmé la présence de polychromie sur le frontispice et attesté l'état d'origine des peinture des voûtes du porche. Les informations recueillies par ces différentes approches complémentaires ont été exploitées pour suivre une démarche cohérente de conservation-restauration de ce patrimoine prestigieux. Le chantier de restauration a débuté au mois de mai 2014 et s'est achevé en février 2016.

En 2015, l'entretien du grand orgue de tribune remarquable et la restauration des statues du *Couronnement de la Vierge* ont pu aboutir grâce à l'esprit d'émulation insufflé par le millénaire de l'église Saint-Jacques.

Ces travaux préfigurent d'autres interventions importantes qui devront être entamées dans les prochaines années : le clocher qui surmonte l'avant-corps a souffert de vents violents il y a quelques années comme en témoigne la bâche provisoire posée sur la toiture. De même, il y a plus de dix ans qu'un filet habille la maçonnerie de l'avant-corps pour retenir les éléments de pierre qui se détachent. Les toitures des collatéraux sont vétustes et devront être remplacées dans un avenir proche. Ces travaux sont nécessaires à la préservation de ce patrimoine exceptionnel de Wallonie.

Le corps principal d'un édifice composite

Une architecture admirable

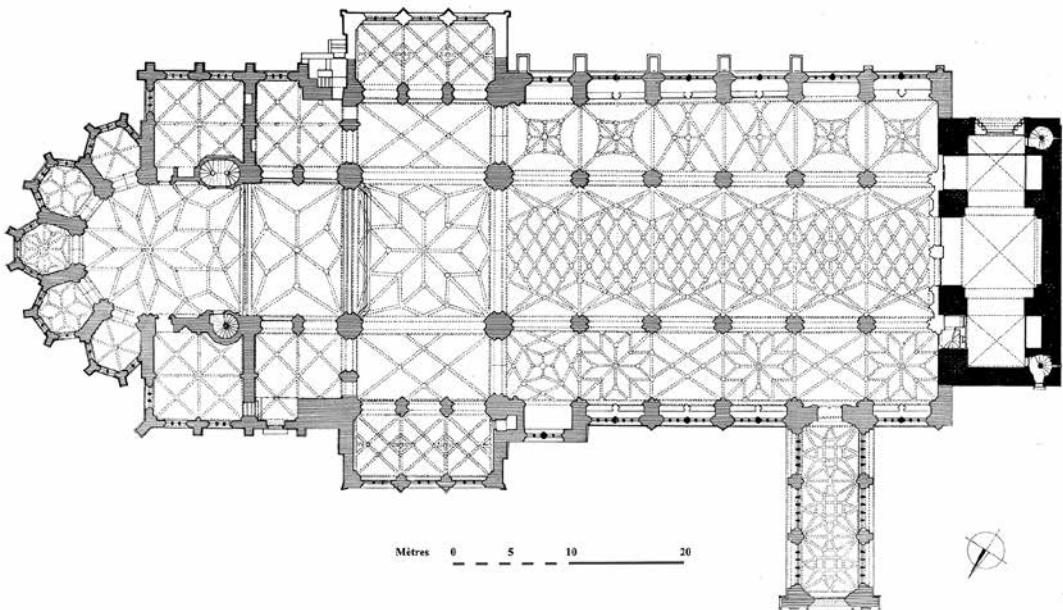
Le plan est en croix latine. Les bras du transept sont peu saillants, comme pour l'église primitive. Le sanctuaire est couronné de cinq petites chapelles rayonnantes. Il est cantonné de deux grandes chapelles, fermées, de plan carré. Elles ont un étage, qui requiert un escalier d'accès. Au nord, c'est une vis ordinaire. Au sud, c'est une vis double, prouesse architecturale fort admirée, en particulier par l'illustre Vauban et par le tsar Pierre le Grand. Une légende s'y est greffée : les deux bourgmestres qui dirigeaient simultanément Liège au temps jadis et qui venaient prêter serment en ces lieux, auraient gravi les marches chacun de son côté en restant à la même hauteur. En fait, l'une des deux montées débouche au sommet sur le vide et ce

serment est une fable inventée au XIX^e siècle.

Le chœur, à peu près carré, est flanqué de chapelles qui s'ouvrent aussi sur le transept. Celui-ci est cantonné aux deux bouts sur toute sa largeur par une chapelle en saillie formant les bras de la croix, très courts. Trois vaisseaux, pas plus. Et pas de chapelles latérales, particularité peu banale pour une grande église gothique.

L'entrée est latérale, du côté nord, à la manière germanique, radicalement différente de la française, qui la met dans l'axe, à l'ouest, en façade. Elle s'abouche dans l'avant-dernière des six travées à un porche profond de trois travées.

L'orientation est un quart nord, pas tout à fait plein est. Longueur maximale : 87,30 m. Longueur du transept : 39,50 m. Largeur de la nef : 28 m. Hauteur sous clés : 23 m, beaucoup moins que celle des cathédrales gothiques les plus hardies ; les proportions n'en sont que plus harmonieuses.



19. Plan de l'église Saint-Jacques avec le tracé des voûtes emprunté à PMB, Ville de Liège, 1974, p. 318-319.

L'élévation intérieure superpose trois niveaux : grandes arcades, triforium (ou plutôt pseudo-triforium, puisque ce n'est pas une galerie de circulation) et grandes fenêtres. Les proportions ne sont pas du tout les mêmes dans le chœur et dans le vaisseau central.

Les voûtes laissent pantois. À cent lieues de la simplicité première, les nervures typiques du gothique donnent naissance à une profusion de liernes et de tiercerons. Dans le sanctuaire, elles dessinent une superbe étoile à dix branches.

Dans le transept et le chœur, elles sont moins débridées. Dans la nef, elles forment une résille enchanteresse, qui garde la même structure de travée en travée. Dans les bas-côtés, par contre, cinq modèles différents sont irrégulièrement disposés.



21. Élévation et voûtes de la nef.



20. Élévation du chœur.

Dans la nef, la recherche d'un effet saisissant a pris le pas sur le souci d'assurer la solidité de la construction. On ne voit rien de pareil dans nos parages, sauf en l'église Saint-Pierre à Bastogne ; là, les voûtes sont datées de 1536 ; elles pourraient bien dériver de celles de Saint-Jacques. Rien de vraiment pareil en Angleterre, en Allemagne du sud et en Autriche, où les voûtes complexes sont légion.

Les arcs prennent appui sur des consoles armoriées saillantes soutenues par deux segments d'arc, jointifs dans le haut, naissant des colonnettes engagées qui s'étirent contre les piliers, montant du sol sur une haute base polygonale. C'est un peu comme si les grands arcs étaient brisés dans le bas. Pareille façon de faire, rare, s'observe aussi à Huy et à Dinant.



22. Les voûtes du sanctuaire.



23. Les voûtes du transept.

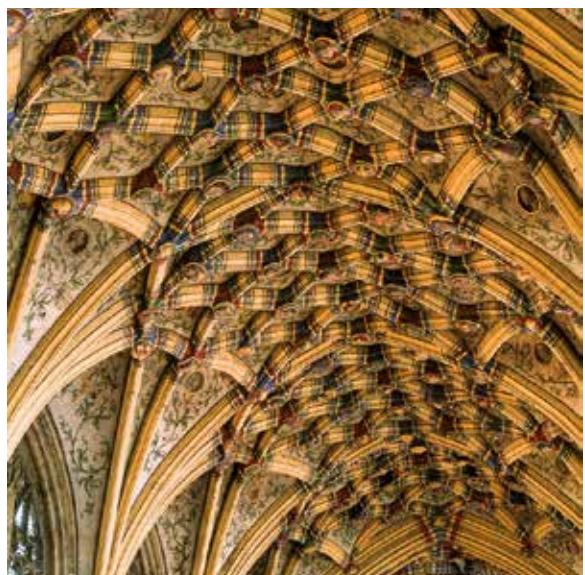
De foisonnantes décors sculptés

Les décors sculptés enchantent tout autant l'observateur qui n'a pas le culte de la simplicité. La dentelle de pierre est répandue à foison. Les arcs se parent d'une double rangée de délicats fleurons en pendentifs. La balustrade ajourée du triforium et les remplages des fenêtres sont un régal de formes gracieuses, entre autres des triscèles et des quadriscèles quelque peu inhabituels.

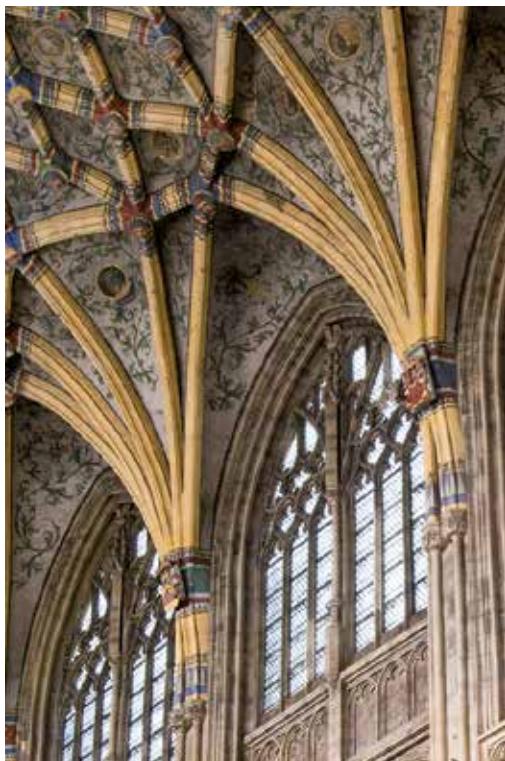
Dans le réseau des fenêtres du chœur, presque hors de vue, les quatre Docteurs de l'Église latine, en pied. Dans le transept, Moïse et Aaron, en buste, face à saint Luc et à saint Marc, reconnaissables à leurs symboles traditionnels, le bœuf et le lion ; deux seulement des quatre évangélistes, contre toute attente.

Les écoinçons des grandes arcades de la nef s'ornent de rinceaux en bas-relief et de têtes en très fort relief, jadis rehaussées de dorure et de

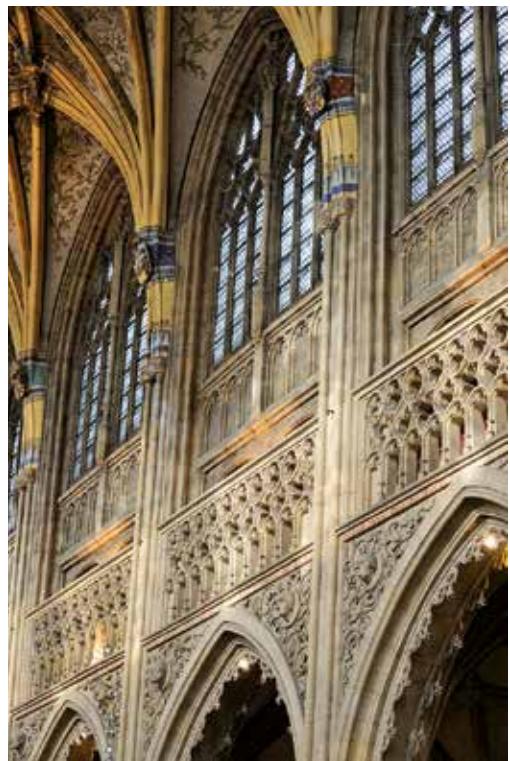
polychromie, celles de personnages bibliques, rois, juges ou prophètes d'Israël pour la plupart. Ils sont douze de chaque côté : d'ouest en est, au nord, Nicodème, Jabel, Job, Josias, Élisée, Suzanne, Sadoch, Élie, Esther, Gédéon, David et Nathan ; au sud, Joseph d'Arimathie, Joël, Tobie, Déborah, Baruch, Daniel, Isaïe, Esdras, Mardochée, Judas Macchabée, Matathias et Judith.



24. Les voûtes de la nef.



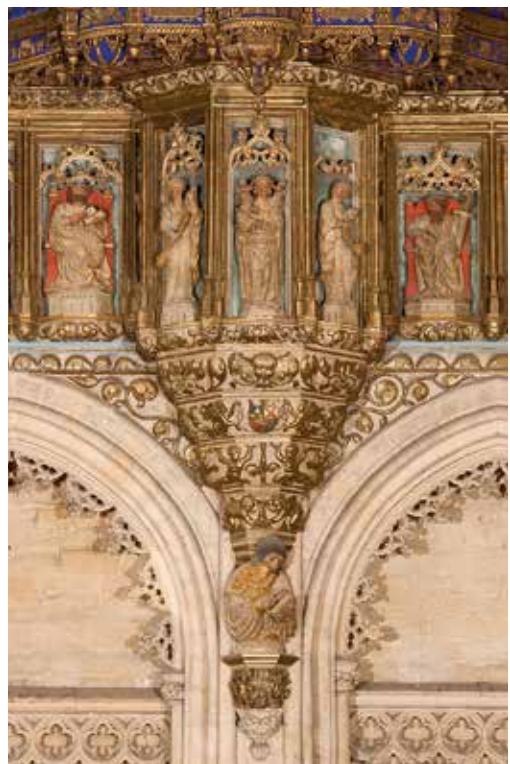
25. La naissance des nervures de la voûte de la nef.



26. Le pseudo-triforium et les fenêtres hautes.



27. Un des écoinçons des grandes arcades de la nef.



28. Le centre du jubé des orgues.



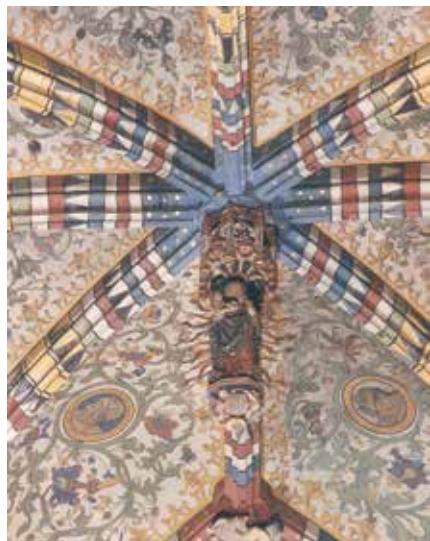
29. Vue du vaisseau central de la nef.





30. Jonas ou Tobit.

Sous les orgues, un vaste déploiement horizontal met en scène la Vierge, couronnée par deux anges, flanquée de deux autres envoyés du ciel, de saint Jean Baptiste et d'un prophète, entre les douze apôtres alignés par moitiés. Plus bas, les quatre Docteurs, encore eux, en pied. Au centre, un très grand cul de lampe abondamment orné, porté par un prophète en buste. Isaïe, comme on le répète ? Attendu que, tout en bas, un culot sculpté en fort relief met en scène, fort confusément, le Massacre des Innocents, mieux vaut pencher pour Jérémie (comm. Prof. B. Van den Bossche, invoquant Mt 2, 16-18). On voit là les armoiries de



32. Le Marianum de la voûte de la croisée du transept.

l'abbé Nicolas Balis. L'ensemble passe à tort pour un réemploi partiel d'un jubé créé sur son ordre et remplacé par celui de Martin Fanchon.

Dans les bas-côtés, sous les fenêtres, des personnages en buste. Au nord, voici saint Jean Baptiste, reconnaissable à l'agneau qu'il tient contre lui. Il échange un regard avec son voisin, à n'en pas douter son père Zacharie, sur le point de consigner le nom du fils qu'il n'espérait plus, et qui va ainsi retrouver l'usage de la parole. Voici aussi un personnage qui n'a rien d'un vieillard costumé à l'orientale ; il est glabre ; il est vêtu et coiffé comme un sujet cossu d'Érard de La Marck ; il tient dans la main gauche un parchemin enroulé ; il est bien fâcheusement



31. Saint Michel terrassant le dragon du Mal, détail de la voûte du chœur.



33. Christ couronné d'épines entouré de dix anges montrant les instruments de la Passion.



34. Les armoiries de Charles Quint à la naissance des nervures de la voûte.

amputé de la droite ; tenait-il un outil révélateur ? Un sculpteur aurait dans une main une gouge ou un ciseau, et dans l'autre un maillet. Faut-il pour autant résister à la tentation de reconnaître Daniel Mauch ? Nullement, s'il a été sur le chantier une sorte d'expert-conseil, et pas du tout un exécutant.

Son vis-à-vis, côté sud, n'est pas identifiable avec certitude lui non plus. C'est Jonas, bien qu'il ne soit ni nu, ni chauve, si l'espèce d'énorme carpe écailleuse qu'il tient contre lui est la baleine qui l'a englouti, imaginée sans le moindre contact avec la réalité. Mais si la bouche béante armée de dents est vide de signification, ce pourrait être Tobie, mais pas le fils, un jouvenceau, attendu qu'il est ici barbu, le père (que les anglo-saxons nomment Tobit). Judith, elle, est bien reconnaissable : elle exhibe la tête qu'elle a coupée, celle d'Holopherne.

Des clés pendantes ornent les voûtes du chœur et du transept. On en compte plus de quatre cents. Celles qui s'alignent dans l'axe, sculptées dans le chêne, sont remarquables entre toutes : une Vierge en gloire (double face, un *Marianum*), un saint Michel terrassant le dragon du Mal et un Christ couronné d'épines auquel font cortège dix anges montrant les instruments de la Passion. Les clés du



35. Les armoiries de la Cité de Liège à la naissance des nervures de la voûte.

croisillon nord ramènent les quatre Docteurs.

Partout des clés chargées d'armoiries, celles des abbés et du prince-évêque principalement. Celles d'Érard de La Marck alternent en outre au bas des grands arcs avec celles de Nicolas Balis. Coiffées d'un chapeau rouge de cardinal, elles ne sont donc pas antérieures à 1521. Celles de Charles Quint, suzerain du prince, se repèrent (non sans peine) du côté nord de la grande nef, accompagnées des colonnes d'Hercule et de la célèbre devise « PLVS OVLTRE » ; l'aigle bicéphale noire du Saint-Empire a été mise en rouge par un ignorant, sans doute au XIX^e siècle, peut-être celui qui a peint, dans le même rouge éteint, à l'autre bout de la nef, « VIR TIMENS » en un mot. Le blason au perron de la Cité de Liège se voit presque en regard de celui de l'empereur, à proximité du transept. En remerciement pour des contributions financières ?

Et l'on ne compte pas les niches vides des sculptures qui devaient les occuper, en particulier dans les bas-côtés ; l'essoufflement est venu. On en repère aussi à l'extérieur : une seule des six est occupée : une sainte Julianne de Cornillon a été placée là au XIX^e siècle. Les grandes statues qui ornaient les deux pignons du transept ont disparu. La parure de sculpture est concentrée sur le portail.



36. Détail des voûtes de la nef.

De superbes décors peints

Les décors peints d'origine ne sont pas moins attachants. Les nervures sont ornées avec sobriété, les voûtains avec profusion. Des rinceaux élégants et amples à ravir se piquent de médaillons ronds exhibant des têtes à la manière des monnaies impériales romaines. On voit là d'étranges personnages, clins d'œil, peut-être, à l'*Éloge de la folie* d'Erasme, que s'arrachent alors ceux qui lisent son latin de savantissime humaniste, dont Érard de La Marck. Le programme iconographique reste énigmatique ; il n'est sans doute pas sans lien avec celui des colonnes du palais des princes-évêques. On déchiffre deux dates : 1535 et 1537. L'attribution à Lambert Lombard est sans fondement.

C'est de 1598 que date la peinture murale qui occupe le mur est de la chapelle de Notre-Dame de Saint-Remy. Manieriste, signée de Denis Pesser, Liégeois sans renommée, elle montre la Résurrection.

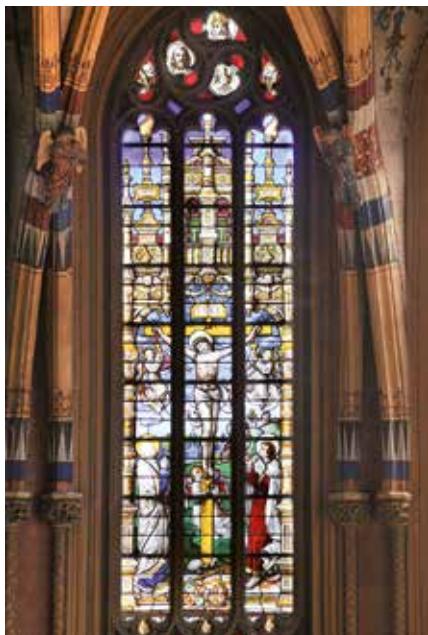
Des vitraux éblouissants

Saint-Jacques a vu l'art du vitrail s'épanouir superbement, même si seul le chœur témoigne encore de cette

magnificence. Merveilleuse mise en valeur de la lumière naturelle, ce que tout le monde perçoit, et entreprise à peine subtile de promotion des « grands », ce dont les « petits » ne prennent guère conscience.

La verrière située dans l'axe de l'église est un don de l'abbé Jean de Coronmeuse, ses armoiries et sa mitre sont là pour le rappeler. Dans sa moitié supérieure la Crucifixion ; dans l'inférieure, deux préfigurations (« pré-figures ») tirées de l'Ancien Testament : Abraham sur le point de sacrifier son fils Isaac, mais aussi, à l'arrière-plan, le Serpent d'airain. Tout en haut, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Celle qui est logée au bord septentrional du chevet est une offrande de la Cité. Elle montre son nom, « LEODIVM », son blason au perron (ici sans les lettres L et G), présenté par un ange, et ses protecteurs, la Vierge, l'Enfant dans les bras, et saint Lambert, qui y a subi le martyre voici plus de mille ans. Elle a été offerte par les



37. Le haut du vitrail de Jean de Coronmeuse.



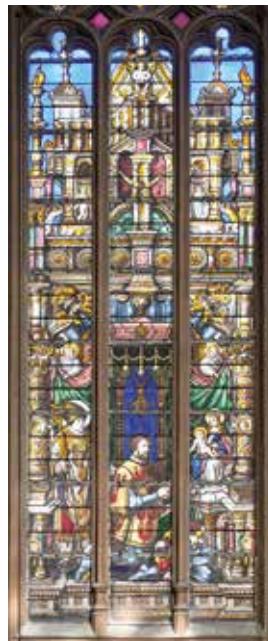
38. À gauche, le vitrail des Trente-deux Bons Métiers, à droite, le vitrail de Jean de Hornes.

trente-deux Bons Métiers ; tel est le nom que portaient à Liège les corporations typiques du Moyen Âge. Chacun d'eux avait des armoiries sans nulle prétention nobiliaire ; y figuraient les outils de tous les jours, tels que balances,

scies, haches, marteaux, ciseaux, forces, etc., mais aussi un poisson pour les pêcheurs ou un mouton pour les bouchers. Les écus sont rangés dans l'ordre hiérarchique traditionnel, pas tout à fait immuable. Ils vont par paires, droite avant gauche, et lancette de droite avant celle de gauche, à l'inverse de nos habitudes, et de haut en bas : fèvres (forgerons) et charliers (charrons), boulangers et vigneron, cuveliers (fabriquants de cuves et tonneaux) et porteurs *au sac* (portefaix), retondeurs (tondeurs) et entretailleurs de draps (tailleurs), naineurs (bateliers) et soyeurs (scieurs de long), maçons et couvreurs (ardoisiers), texheurs (tisserands) et cureurs (blanchisseurs), tanneurs et chandellons (fabricants de chandelles), du côté droit ; et du côté gauche cherwiers (laboureurs) et meuniers, houilleurs et pêcheurs, brasseurs et drapiers, pelletiers et vieux-wariers (fripiers), mairniers (marchands de bois) et charpentiers, corduaniers et corbesiers (fabricants de chaussures, les premiers pour hommes, les seconds pour femmes et enfants), harengiers (poissonniers) et bouchers, merciers et, bons derniers,



39. La partie inférieure du vitrail des trente-deux Bons Métiers.

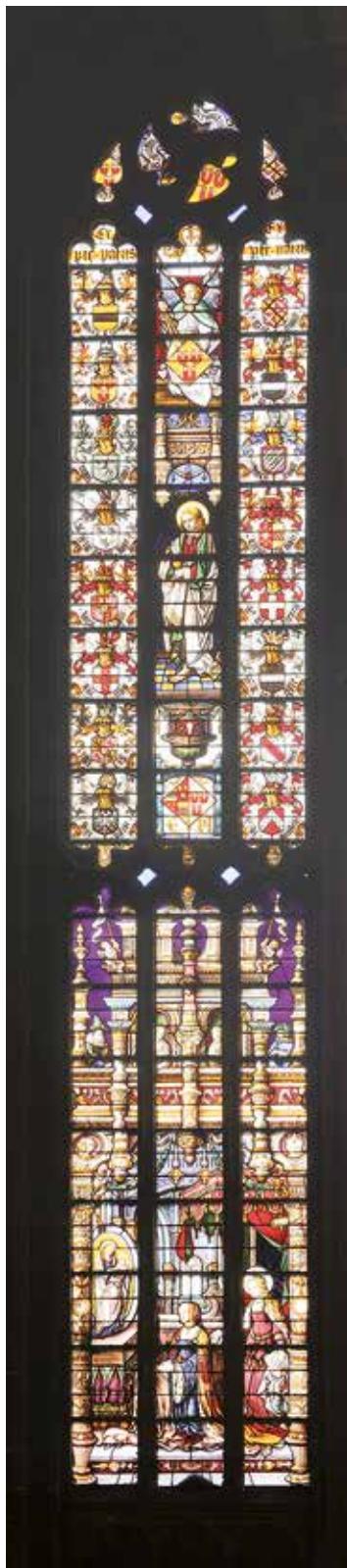


40. Détail du vitrail de Jean de Hornes.

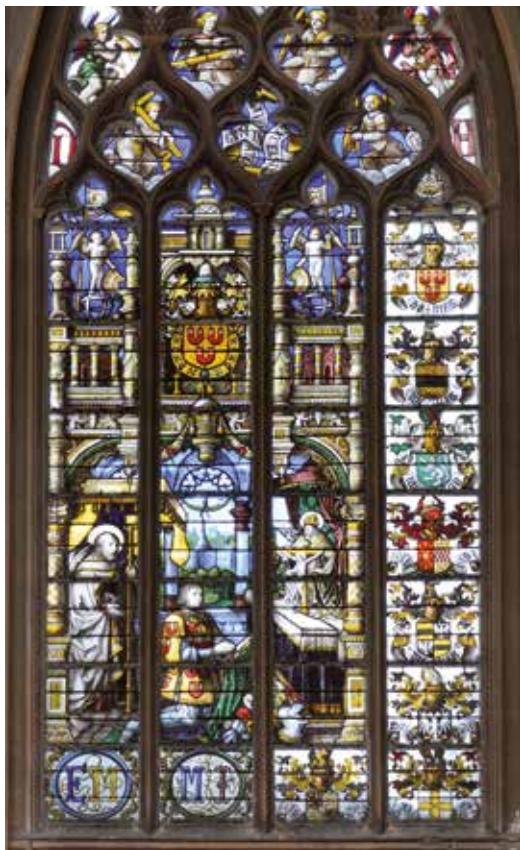


41. Le vitrail d'Éverard de La Marck.

orfèvres. Dans la lancette centrale, au cœur de la composition, se dresse saint Jean Baptiste, tenant un livre sur lequel est couché l'Agneau divin. Les armoiries placées au-dessus et en dessous de lui sont celles des bourgmestres de 1525-1526, Richard de Merode, en haut, et Arnold Le Blavier, en bas. Pour un Liégeois de vieille souche, c'est assurément la plus attachante de toutes les verrières. Les autres verrières pavoisent l'harmonie retrouvée entre les Hornes et les La Marck, les deux puissants lignages dont l'âpre rivalité, attisée par Louis XI et Maximilien d'Autriche, ennemis mortels, avait mis le pays à feu et à sang pendant de longues années. Au cœur des compositions, les « mécènes », à mieux nommer donneurs d'ordres, sont en prières à genoux. Chacun d'eux a pour présentateur un saint, pas toujours choisi en fonction de son prénom. Un grand étalage nobiliaire occupe le haut : seize quartiers, quatre générations d'aieux au sang bleu. Une formule bien établie.



42. Le vitrail de Marguerite de Hornes.



43. Le vitrail de Jacques III de Hornes.

La verrière qui jouxte l'axiale au nord a été offerte par Jean de Hornes, homonyme du prince-évêque, son oncle. Il est accompagné par saint Lambert, assurément parce qu'il était prévôt de la cathédrale. On lit son nom et ses titres rédigés dans une langue plus proche de l'allemand que du flamand, la langue vernaculaire du comté de Hornes, la langue maternelle d'un prince-évêque qui ne savait pas le français.

Celle qui lui fait pendant au sud a été offerte par le mari de sa sœur, Marguerite. Éverard de La Marck, cousin germain du prince-évêque, Érard, était « grand maître » de Liège, pas bourgmestre, non, mais bien à la tête

de la Souveraine Justice. Il a ici saint Christophe comme protecteur.

La verrière voisine est un don de cette Marguerite, un don posthume, comme le soulignent deux mots latins, tout en haut « *Requiem defunctis* ». Son décès remonte en effet à 1522 ; or, la verrière de son époux et celle de la Cité montrent l'une et l'autre le millésime de 1525 ; trois années au moins se sont donc écoulées entre la décision de principe et l'exécution.

Quant à la verrière double du flanc nord du sanctuaire, c'est le frère de Jean et de Marguerite, Jacques III, qui l'a offerte. Il arbore le collier de l'ordre de la Toison d'or. Il est suivi de ses deux premières épouses, Marguerite de Croÿ et Claudine de Savoie.

L'ensemble est d'une homogénéité parfaite. Il reflète le moment où l'admiration pour l'art italien se traduit par une profuse accumulation de motifs décoratifs. L'arc en plein cintre à la romaine y prend une éclatante revanche sur l'arc brisé profondément lié au gothique.

Les auteurs restent inconnus. Le prénom « DIERIC » à découvrir dans le vitrail de Marguerite de Hornes est peut-être celui du maître verrier Dierick Van Halle. En ce temps-là déjà, beaucoup de Liégeois sont d'origine « thioise », autrement dit flamande.

Les vitraux néogothiques sont loin d'avoir autant d'attrait, cela va sans dire, et plus d'un est en piteux état du fait de la dernière guerre. Mais on peut admirer *l'Arbre de vie* de Jean-Baptiste Capronnier, créé vers 1885, restauré en 2000 et en 2004 ; et on le voit de près, lui, dans la chapelle sud du chœur.

Des sculptures de haute qualité

Le groupe du *Couronnement de la Vierge*, une des sculptures indépendantes des murs abritées dans l'église, serait à l'honneur dans les plus grands musées. En pierre tendre jadis rehaussée de dorure et de polychromie, il est



44. Le Couronnement de la Vierge, détail.

mutilé : les mains sont réduites à des moignons. Il est à dater des environs de 1400. Il a orné l'abbatiale romane, à n'en pas douter. Inscrit dans le sillage

d'André Beauneveu, il est digne d'être attribué à l'illustre Claus Sluter, au début de sa carrière, avant qu'il ne devienne le sculpteur attitré du duc de Bourgogne Philippe le Hardi. Dans la niche qu'il occupe au-dessus de la porte ouvrant sur l'église au fond du porche, selon toute vraisemblance créée tout exprès à son intention, il est fâcheusement loin des regards, mais heureusement à l'abri des vandales. À l'occasion du millénaire, il a bénéficié d'un traitement de conservation au prix d'un séjour prolongé à l'Institut royal du patrimoine artistique (IRPA).

La statue en bois de *Notre-Dame de Saint-Jacques* est une autre merveille. Elle est dans un état de conservation exceptionnel. La Madone, debout sur le croissant, présente l'Enfant. C'est l'Immaculée Conception. On lit sur sa robe, outre un beau texte biblique adéquat, la date de 1525. Son auteur pourrait être un certain Johan van Oelen, de Ruremonde.

Plus ancienne d'une ou deux générations, *Notre-Dame de Saint-Remy*,



45. Notre-Dame de Saint-Jacques, 1525.



46. Pietà dite Notre-Dame de Saint-Remy.



47. Arnold (DU/DE) HONTOIR(e), Saint André, tilleul peint pour imiter le marbre de Carrare.

venue de l'église paroissiale de ce nom, est, elle, une œuvre de touche populaire. C'est une Pietà, une Vierge assise tenant sur ses genoux le corps sans vie de son fils. Elle remonte à la fin de l'époque gothique.

C'est du couvent des Croisiers que provient la charmante statue polychrome, sculptée vers 1600 par un inconnu, de sainte Odile de Cologne, leur patronne. Ne pas la confondre avec sainte Odile d'Alsace. Ne pas non plus la prendre pour sainte Cécile parce qu'elle a été perchée sur le petit orgue du XVIII^e siècle acquis en Allemagne en 1974, installé dans le transept.

Des sculptures de taille héroïque peuplent l'église. Jean Del Cour, Liégeois d'adoption, car né à Hamoir, hors de la principauté, y a installé un *Saint Hubert*, un *Saint Jacques le Mineur* (voir illustration 13), un *Saint Benoît*, un *Saint Henri II, empereur*, un *Saint Jacques le Majeur* (voir illustration 14) et une *Sainte Scholastique*. C'est son rival bien mieux



48. Simon COGNOULLE, Sainte Hélène, tilleul peint pour imiter le marbre de Carrare.

en cour Arnold (du/de) Hontoir(e) qui a été choisi pour le *Saint André*. Pour deux autres, un *Saint Lambert* et une *Sainte Marie-Madeleine*, ou plutôt *Sainte Hélène*, puisqu'elle tient une croix, c'est Simon Cognoule, virtuose trop oublié du bas-relief profondément creusé dans le bois tendre. Même diminué de l'original de la flamboyante *Immaculée Conception* (présente en moulage) du Maître de Hamoir et de divers angelots attachés aux socles, l'ensemble a très grande allure. Mais son état de conservation est fort loin d'être parfait. Le tilleul choisi pour sa légèreté est bien moins résistant que le chêne ; l'enduit blanc poli qui donnait l'illusion du marbre de Carrare n'est pas inaltérable et ses secrets sont perdus.

D'importants monuments funéraires

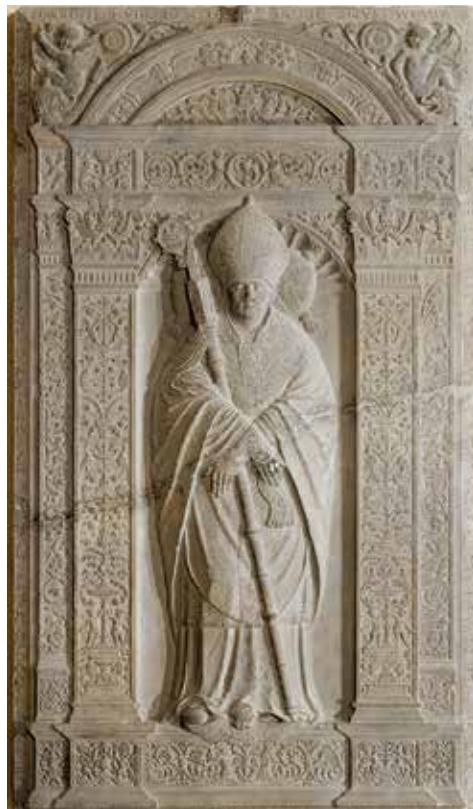
Saint-Jacques abrite beaucoup moins de dalles funéraires que maintes églises fort modestes où elles vont jusqu'à couvrir entièrement le sol. Aucune

n'est un mausolée, au sens exact du terme ; il serait bon de mettre un terme à ce répétitif abus de langage.

Baldéric II, l'évêque fondateur, a eu son tombeau dans la crypte jusqu'à l'effondrement rappelé ci-avant. Il en a eu ensuite un nouveau, dans le chœur, sculpté avec talent dans le marbre noir sans doute en 1646, peut-être par Robert Henrard, rentré de Rome deux ans plus tôt. La mitre montre, finement gravés, les deux saints qu'il faut : Jacques le Mineur et André. Un bel encadrement a été ajouté quand régnait la rocaille. L'ensemble est scellé dans un des murs de la chapelle du Sacré-Cœur (voir illustration n° 3).

Les dalles funéraires des différents abbés ne sont pas toutes de grand intérêt. Celle de Jean de Coronmeuse est superbe, mais Saint-Jacques n'en a plus que le moulage. L'original, en marbre noir, était au pied du maître-autel, en place d'honneur. Il est au Louvre, offrande des révolutionnaires liégeois à leur nouvelle patrie forgée à coups de canon. Son auteur, inconnu, avait une telle familiarité avec l'art de la Lombardie qu'il en provenait fort vraisemblablement.

Ce que la grande dalle en pierre grise de l'abbé Gilles Lambrecht a de plus remarquable, c'est son histoire mouvementée. Moins d'un siècle après son décès, en 1646, son indigne successeur Pierre Rennotte s'en débarrasse. Elle passe dans la catégorie des matériaux de construction : elle est en effet découverte, en 1869, dans les fondations de l'une des piles du pont d'Amercoeur, séjour dont elle émerge partiellement criblée de cupules. Objet de musée jusqu'en 1892, elle est à cette date rendue à Saint-Jacques. Elle y est encastrée dans un des murs du Westbau.



49. Dalle funéraire de l'abbé Jean de Coronmeuse, marbre noir, Paris, Louvre.



50. Dalle funéraire du facteur d'orgues André Séverin, marbre noir, 1673.

Et de même, et c'est regrettable, la dalle armoriée en marbre noir de dimensions modestes, datée de 1673, qui rappelle en termes savoureux la mémoire d'André Séverin. Elle aurait dû rester sous les orgues.

Le « tombeau » de l'évêque Jean est un cénotaphe. Typique de l'historicisme alors sur son déclin, il date de 1906. C'est la reconstitution d'un monument daté de 1524, en dépôt au Trésor de la cathédrale, commémorant un contemporain de Baldéric II, originaire d'Italie, exilé sous nos latitudes, peintre frotté d'art byzantin... qui pourrait bien n'avoir jamais existé, être né de l'imagination du chroniqueur Gilles d'Orval, dont le « témoignage » a été transcrit au-dessus du monument.

Un mobilier très remarquable

Les deux autels monumentaux tirés du jubé de 1602 installés depuis 1893 au fond des bas-côtés n'ont survécu aux péripéties rappelées plus haut que grâce à une admiration bien méritée :

luxueusement faits de marbres divers, composés avec raffinement, ils sont ornés de sculptures en albâtre d'une rare abondance, avec un relief si vigoureux par endroits qu'il flirte avec la rondebosse. Pas de fortes volutes, pas de colonnes torses, typiques du baroque ; il ne s'affirme pas aussi tôt.

Au sud, saint André, le second titulaire de l'église, identifié par la croix en X, et deux prophètes : Isaïe, qui brandit une grande scie, et Daniel, qui n'a rien à craindre des gentils lions qui lui tiennent compagnie dans la fosse. Quatre bas-reliefs : *La Résurrection*, *L'Incrédulité de saint Thomas*, *L'Ascension* et *La Pentecôte* (voir illustration n° 9).

Au nord, saint Jacques le Mineur, reconnaissable à la massue de son martyre, est en place d'honneur. Il a deux compagnons : saint Jean Baptiste et le roi David, qui tient dans ses mains une harpe, puisqu'il chantait, et piétine la tête du géant Goliath, puisqu'il l'a vaincu et décapité. Quatre bas-reliefs : *La Cène*, *L'Agonie au jardin des oliviers*,



51. Les stalles, chêne, XV^e siècle.

La Flagellation et Le Portement de croix (voir illustration n°10).

Répartis deux à deux, les quatre Évangélistes et les quatre Vertus cardinales : la Force, la Prudence, la Justice et la Tempérance.

Les grandes orgues s'étalent superbe-
ment au fond de l'église. Leurs avatars
sont remémorés par les armoires de
Martin Fanchon et celles de Gilles de
Brialmont ainsi que par des dates,
1600, 1603 et 1669. Peintures et
dorures ont retrouvé naguère leur
ancienne splendeur. Les volets sont
perdus à jamais. Une statue de sainte
Cécile portant à bout de bras un orgue
portatif monte la garde sur le positif.

Les stalles en bois de chêne, très admirées, proviennent à coup sûr de l'abbatiale romane. Elles sont plus anciennes que l'église actuelle : elles remontent au début du XV^e siècle. Elles grouillent de motifs sculptés d'inspiration très libre, scatologique parfois, ce qui n'a rien d'inhabituel. Dans une église devenue paroissiale, elles n'avaient plus de fonction. Certaines d'entre elles, modernisées sous Martin Fanchon, sont passées à Saint-Christophe. Il en reste trente.

Trois confessionnaux du XVIII^e siècle, en chêne sculpté, dont deux pareils, aussi beaux que tant de meubles civils hors de prix, proviennent, croit-on, de l'église Saint-Nicolas-au-Trez. Un quatrième, sans doute des alentours de 1600, a subi des remaniements ; il est relégué dans le Westbau.

La trésorerie cache une armoire peinte de proportions géantes ; elle a trois étages et dix-huit portes faites de six panneaux ornés de serviettes plissées typiquement gothiques ; elle est à dater du XV^e siècle. La sacristie cache de son côté une horloge en gaine dont

le cadran est signé et daté : « Laurent Marchand à Ougrée 1731 », mais aussi de superbes armoires en chêne sculpté, de style rococo, créées au milieu du XVIII^e siècle ; les quatre portes de la plus belle s'ornent des attributs des Vertus cardinales.

Le porche et son portail

Le porche est présentement isolé, si bien qu'il entre dans la catégorie des bâtiments inutiles. Au XVIII^e siècle, il était dégagé du côté est, mais il était flanqué à l'ouest d'un bâtiment de belle apparence contemporain du portail.

De ce côté nord opposé aux bâtiments du monastère, l'église était assurément bordée de bâtisses élevées sur des parcelles de terrain vendues par les moines désargentés. Pareille situation, de nature à faire peser le risque d'incendie, est devenue rare depuis le XIX^e siècle. Elle perdure à Soignies, mais aussi à Liège au flanc sud du chevet de la cathédrale.

Le porche a été construit peu après l'achèvement du corps principal, sous l'abbé Herman Rave (1551-1583). Les voûtes montrent son blason ainsi que celui (maltraité par un restaurateur ignorant) du prince-évêque Robert de Berghe (1557-1564). Elles sont gothiques comme celles de l'église. Les fenêtres de même. Le portail non, et le contraste est radical.

C'était le temps de l'abdication et de la mort de celui qu'on nomme Charles Quint parce qu'il était le cinquième empereur à porter ce prénom. Il avait été porté sur le trône du Saint Empire, par élection, en 1519. Dès le début du



53. J. BERGMÜLLER, *Le flanc nord de l'église, vue d'optique (« prospect »)*, imprimée recto/verso pour annuler l'inversion.

règne, le style Renaissance, enraciné dans l'antiquité romaine et donc épousu d'abord en Italie, avait déferlé cap au Nord. Après le calamiteux sac de Rome en 1527, il avait muté, donnant naissance à ce qui a été nommé le maniériste, terme péjoratif au départ, tout comme celui de gothique, synonyme de barbare. C'est de ce style, et pas de la Renaissance sensu stricto, que relève la façade du porche de Saint-Jacques, le portail.

La composition architecturale est rigoureusement symétrique : trois travées inégales, la centrale large et les latérales étroites. Trois niveaux. Au rez-de-chaussée se trouve une baie trapue sous un arc en plein cintre finement mouluré, avec des écoinçons ornés d'un mufle de lion sortant d'un petit cartouche qui porte en sautoir une palme feuillagée en rinceau d'arabesque. De part et d'autre, un stylobate avec sa base, son dé et sa corniche, qui sert d'appui à deux colonnes corinthiennes cannelées et

rudentées à leur tiers inférieur. Entre elles, une niche en légère concavité coiffée d'une coquille et surmontée d'une table armoriée et millésimée. L'entablement fait une étroite saillie au droit des quatre colonnes. Le deuxième niveau, plus haut que le premier, est d'ordre composite. Il s'ordonne autour d'un bas-relief géant, de forme ovale, quand un Florentin du Quattrocento l'aurait à coup sûr fait rond. L'entablement comporte trois larges saillies dictées par la composition qui le surmonte. L'axiale prend appui sur deux chapiteaux coiffant des colonnes réduites à des moignons, qui mordent sur l'encaadrement du bas-relief. La corniche est soutenue par des consoles. Le troisième niveau, d'ordre corinthien, est d'une étrange complexité. Là, les trois travées comportent chacune une niche flanquée de colonnes. La travée centrale se subdivise en trois parties. Celle du milieu, en nette saillie, gagne en hauteur, ce qui confère à la niche des proportions étirées. La différence est ratrappée



54. Les voûtes du porche avec les armoiries du prince-évêque Robert de Berghes.

par des consoles en S quelque peu étri-quées. Et les trois frontons courbes interrompus qui couronnent l'ensemble ne sont pas à la même hauteur ; l'axial est plus haut placé.

Sculpté dans la pierre tendre avec un grand luxe de détails fragiles, le relief a énormément souffert des outrages du temps, surtout depuis un siècle. À peine si on devine encore le sujet : le songe (ou l'échelle) de Jacob. Le patriarche, qui s'est endormi en pleine

nature, voit en songe une échelle, gravi et descendue par des anges, qui relie le ciel à la terre. Le sujet est tiré de *La Genèse* (28/11-17), comme l'indique la citation latine, illisible avant la restauration récente, qui souligne le relief : « NON EST HIC ALIVD NISI DOMVS DEI ET PORTA COELI » (Ceci n'est rien d'autre que la maison de Dieu et la porte du ciel). L'édifice sacré est le chemin du Paradis, tout comme l'échelle du songe. D'aucuns voient là « le symbole de la dédicace de l'église » et expliquent par l'atten-tion à la liturgie le choix de ce sujet, rare dans l'art du sculpteur. On s'est beaucoup demandé pourquoi il a été jugé préférable à un *Martyre de saint Jacques le Mineur*. On ne doit pas perdre de vue que le programme ico-nographique dans son ensemble réserve une place importante à l'Ancien Testament. Cela est dans l'air du temps, en lien avec les progrès de la Réforme.

L'ovale est encadré par huit petits reliefs carrés encore plus dégradés, des bustes, « David et d'autres prophètes ».

Aucune hésitation, en revanche, au sujet des blasons répartis dans la façade, en partie refaits. Au premier



55. Le porche septentrional après sa restauration achevée en 2016.



56. Le bas-relief du porche, *Le songe de Jacob*.



57. La voûte du porche septentrional sommé des armoiries de l'abbaye.

niveau, à gauche et à droite de la porte, celui de l'abbé Herman Rave, timbré de la mitre et de la crosse, flanqué de ses initiales, avec « A 40 » pour rappeler qu'il était le quarantième dans la liste des abbés. Au deuxième niveau, celui du pape Paul IV, avec les initiales P et M (*pontifex maximus*) et celui de l'empereur Ferdinand, premier du nom. Au troisième, on voyait celui du prince-évêque Robert de Berghes au centre, et à gauche et à droite, celui de Herman Rave, de nouveau. Deux dates se repèrent : 1560 et 1562.

Des inscriptions latines criblées d'abréviations courent sur les archivoltes. Elles sont restées à peu près illisibles fort longtemps et viennent de réapparaître à la suite de la restauration du portail. L'une des deux est une citation de *L'épître de saint Paul aux Hébreux* (XIII, 15).

Pareille façade est l'œuvre d'un architecte doublé d'un savant dessinateur. Lambert Lombard ? La question ne se

pose même pas, répondent les chercheurs, Liégeois ou non, dans leur écrasante majorité. Il en avait la capacité. Il était au sommet de sa carrière. Il aurait considéré comme un véritable affront, assurément, de ne pas avoir la préférence. Et d'invoquer un dessin... dont la trace est bien fâcheusement perdue. La question est à poser, répond la minorité. Lambert Suavius, graveur de grand talent apparenté à Lombard, pratiquait l'architecture à ses heures. Un maître venu d'ailleurs ne saurait être exclu. D'obscures questions de personnes ont pu jouer. Présomption, oui. Certitude, non.

D'ailleurs, mais pas d'Italie. Pareille composition, surtout pour le troisième niveau, n'a pas pu naître, jusqu'à preuve du contraire, dans l'esprit d'un architecte transalpin, ni pareille façon de bafouer les règles en matière de superposition des ordres. Le concepteur a été assisté d'un maître d'œuvre bien choisi, illettré peut-être, mais maître des moindres secrets techniques et capable d'inculquer aux exécutants locaux un langage tout nouveau pour eux.

Le relief géant n'est pas sans rappeler ceux des deux autels tirés du jubé de 1602, plus marqués encore par la virtuosité. On pourrait être tenté de l'attribuer à Thomas Tollet. Il n'avait que vingt-trois ans en 1560, mais il était le gendre de Lambert Lombard et bénéficiait à coup sûr du prestige de son beau-père.

Mais que de pertes à déplorer ! La porte originale était richement sculptée : au tympan une Nativité et aux vantaux deux prophètes, Élie et Daniel, et les quatre évangélistes. Les niches du premier niveau étaient occupées par des statues de saint Jacques et de saint Simon, celles du deuxième par des statues de saint Pierre et de

saint Paul, disparues au XIX^e siècle. Au troisième, trois niches : dans la centrale, une Vierge ; dans les latérales saint Thaddée et saint Barthélemy ; au sommet de leurs frontons courbes interrompus, la Foi, l'Espérance et la Charité. Entre les trois niches, deux reliefs dont plus rien ne subsiste ; ils montraient, dit-on, le martyre de saint Jacques le Mineur, ainsi relégué presque hors de vue. Les rehauts de polychromie et de dorure se sont à peu près totalement effacés.

Le sol ayant été surélevé devant le portail, comme partout aux alentours, le premier niveau a perdu de la hauteur. Il n'en a plus assez. Il semble un peu écrasé. L'ensemble a beaucoup perdu de sa splendeur première, incontestablement. Il reste néanmoins véritablement fascinant.

L'avant-corps occidental (*Westbau*)

L'avant-corps occidental prend dans le jargon des spécialistes un nom allemand, « *Westbau* », qui signifie tout simplement construction (*Bau*) sise à l'Ouest (*West*). L'intérieur, à l'origine un chœur occidental, est habituellement qualifié de narthex, sans l'aval des spécialistes pointus.

Celui de Saint-Jacques, construit vers 1170, pour rappel, est comparable à celui de Saint-Barthélemy à Liège et à celui de Saint-Servais à Maastricht dans sa masse et dans sa discrète ornementation de lésènes surmontées d'arcatures. La maçonnerie est ici comme là en grès houiller local. Cette pierre s'altère fort en surface. Il a fallu



58. La face sud du *Westbau*.

consolider la bâtisse à grand renfort de lancis en briques. La pose d'un grillage de protection s'est néanmoins imposée en attendant une restauration sans doute inéluctable.



59. Massif occidental. Salle à l'étage.

En contraste abrupt avec le corps principal tout en fenêtres, ce Westbau a quelque chose d'un donjon. Il ne présentait au départ aucune ouverture au niveau du sol. C'est en 1892 que la face sud a été percée, regrettablement, d'une porte caractérisée par un ébrasement à ressauts, genre néoroman, œuvre de l'architecte Auguste Van Assche, qui en a pris le modèle à l'abbaye de Neufmoutier.

Le clocher octogonal, veuf des tours carrées plus hautes qui l'ont encadré jusqu'au milieu du XVII^e siècle, comme on l'a vu dans l'historique, est un élément assez fréquent dans l'architecture romane ; il se compare avec celui de l'église Sainte-Croix à Liège. Sur chacune de ses faces s'ouvre une baie géminée en plein cintre, ornée de trois colonnettes et surmontée d'un oculus. Une colonnette un peu plus haute marque chacun des angles. L'entablement superpose une arcature, des modillons et une corniche de profil arrondi tapissée de billettes. Elles

habillent aussi les rampants d'un fronton dont le tympan lisse est percé d'une étroite ouverture rectangulaire, une sorte de meurtrièrerie. Le grès est associé avec le calcaire jaune, la « pierre de sable ». L'appareil est irrégulier.

Là où le clocher se trouve protégé par la toiture de l'église, du côté oriental, il est dans un état de conservation extraordinaire. Les marques d'assemblage, de grandes lettres capitales mises face à face, sont comme gravées d'hier. Ce grenier est évidemment d'un accès très difficile, et c'est bien dommage.

Le plan (voir illustration n° 19), rectangulaire, est on ne peut plus simple à l'extérieur. À l'intérieur, il ne l'est pas : trois espaces carrés se juxtaposent, et celui du centre est un peu plus grand. Une baie double s'ouvre vers le vaisseau central, sous les orgues.

L'élévation est subdivisée en trois niveaux. Les voûtes sont des croisées. Elles portent sur des doubleaux brisés



60. Tour octogonale. Décor d'arcatures et de billettes. Marques d'assemblage.

dont le caractère précoce est à souligner. Les murs sont nus, en matériaux apparents. Rien ne subsiste des enduits peints de l'état premier ; l'architecte Nicolas Leclercq en a fait disparaître toute trace, suivant une mode condamnable. On passe du rez-de-chaussée à l'étage par des escaliers à vis. Ils ont été construits à l'intérieur des murs, tout comme les escaliers droits qui prennent le relais.

Si cet avant-corps est venu jusqu'à nous, ce n'est pas seulement grâce à sa robustesse. C'est parce que le désir de le remplacer par un édifice au goût du jour, comme on y est laborieusement parvenu pour le corps principal, s'est heurté au manque de moyens.

La crypte

La crypte, méconnue, est d'accès difficile. Un escalier situé dans le bras nord du transept conduit à un petit couloir coudé qui débouche dans la troisième travée. On a abaissé le niveau du sol pour permettre la visite. On a conservé une partie du caisson en briques dans lequel le calorifère avait été installé à la fin du XIX^e siècle.

C'est une crypte-halle, à demi souterraine, longue de 12 m et large de 8,10 m. Divisée en trois vaisseaux par deux rangs de trois piles, elle est fermée d'une abside en anse de panier, avec un chevet à trois pans droits séparés par deux contreforts légèrement arrondis et en ressaut. Elle devait être coiffée d'une voûte d'arête surbaissée. Des niches s'ouvrent dans les murs latéraux de la deuxième travée. Chaque pan de l'abside est percé d'une baie à ébrasement intérieur, avec appui droit horizontal. Les deux baies latérales ont été reconstituées avec un ébrasement extérieur, obstrué



61. Vue plongeante sur les fouilles menées par Florent Ulrix (1972-1975). Secteur sud : crypte et chapelle(s) orientale(s) ? : 1. Angle sud-ouest de la crypte ; 2. Première marche remontant vers le bras du transept ; 3. Chaînage limitant l'entrée du volume mitoyen de la crypte ; 4. Support articulé définissant l'entrée de la chapelle sud.

par un mur en briques. La baie centrale est hypothétique. La division en travées est soulignée par les piles et par des pilastres adossés aux murs latéraux. Le mur du fond, à l'ouest, est divisé de même par deux pilastres, qui paraissent plus proéminents. Tous les murs avaient été enduits de blanc. Le sol est constitué d'un béton rose et gris, revêtu d'un pavage de tomettes en terre cuite vernissée de trois couleurs, jaune, noire et rouge ; des vestiges en ont été conservés en place.



62. La crypte en cours de fouille.

L'infirmerie médiévale des moines, un vestige des bâtiments claustraux

En 2002, lors de l'évaluation archéologique préalable à la démolition de deux maisons bordant la place Émile-Dupont, aux n°s 9 et 10, est mis au jour un édifice médiéval dissimulé derrière les façades à rue datant des XIX^e et XX^e siècles.

Érigé au XIV^e siècle sur les vestiges d'un bâtiment enjambant la couverture d'un bief creusé au XII^e siècle, il serait le seul bâtiment conventuel préservé de l'abbaye de Saint-Jacques. De la coquille extérieure subsistent les reliquats de trois façades, en calcaire de Meuse, ajourées de baies mitrées. Une haute baie arquée, échancrant le pignon oriental, donnait accès à une petite construction appendue que nous assimilons à un oratoire. Cette fonction, dotée d'attributs spécifiques (un lave-main, une ouïe pratiquée dans le plancher et dans les cloisons à l'aplomb de la baie, etc.) semble maintenue jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle comme en atteste le décor en stucs Louis XV visible sur l'intrados de l'arc. Dans la zone occidentale, la charpente, moulurée et polychrome, supportait un lambris couvrant une salle de 70 m² qui s'élevait sur 8 m de hauteur. L'accumulation des éléments mentionnés assortie à leur spécificité nous permettent de postuler qu'il s'agissait de l'infirmerie des moines, comportant cet espace privilégié qu'est la salle des malades. L'étude des actes notariaux, dressés à la fin du XVIII^e siècle, corrobore cette hypothèse car la fonction y est mentionnée pour la partie orientale du bâtiment au moins (n° 9 actuel).

Durant la seconde moitié du XVI^e siècle, la zone occidentale du bâtiment (n° 10) est largement transformée ; la grande salle est divisée sur sa hauteur, la façade méridionale est en partie reconstruite et les pièces sont richement parées de peintures murales en grisaille encadrées par des colonnes polychromes réalisées en trompe-l'œil. Parmi ces décors subsistent les restes d'un ensemble de 9 m de long mis au jour sur le mur de refend du rez-de-chaussée : y ont été fidèlement reproduites les trois dernières scènes d'une suite narrative illustrant les Noces royales (N.T., Mat. 22), dessinées par Maerten van Heemskerck (1498-1574) et éditées en 1558-1559. Ces exceptionnels décors Renaissance ne doivent pas éluder l'intérêt des autres témoignages, riches et variés, représentatifs de l'évolution du complexe abbatial jusqu'à son démantèlement à la fin du XVIII^e siècle.

Ces découvertes ont justifié la conservation des bâtisses, leur classement et leur expropriation afin d'y créer le « Centre wallon d'archéologie du bâti » (CWAB), lieu désormais dédié à la recherche, à la formation et à la diffusion de la discipline.



63. Modélisation de l'édifice au XVI^e siècle, vu depuis le sud-ouest.



64. Vestige d'une fenêtre à simple joint découvert sur l'ancienne élévation nord.

Caroline BOLLE et Jean-Marc LÉOTARD

Un trésor... de récupération

Les moines ont vendu l'orfèvrerie du monastère contraints et forcés, sous l'émigration, et l'un d'entre eux, Quirin d'Adseux, s'en est montré fort mortifié. Un nouveau trésor s'est formé par héritages après le Concordat. La plupart des pièces sont venues de Saint-Remy, vénérable paroissiale vouée à disparaître ; les noms de différents curés sont là pour l'attester. Un remarquable reliquaire de sainte Odile de Cologne, à situer vers 1400, est venu, lui, du couvent des Croisiers, de même qu'un très riche calice daté de 1528,

certainement liégeois, lui, poinçons à l'appui. Presque tout a été mis en dépôt, signe des temps, au Trésor de la cathédrale. Le calice est en vitrine au Grand Curtius.

Un superbe reliquaire qui réunit les deux saints prénommés Jacques, dûment identifiés par des phylactères, est exposé dans l'église. Il a été commandé à l'atelier Wilmotte par le curé-doyen Schoolmeesters en 1889. La relique offerte aux regards porte un parchemin sur lequel on lit « DE BRACHIO S(ANCTI) IACOBI AP(OSTOLI) » ; elle a été ramenée de Compostelle en 1056, assure le « cartel », qui passe le Mineur sous silence.



52. Atelier WILMOTTE, Reliquaire des deux saints Jacques, 1889.

Tableau chronologique

1015	<i>Fondation de l'abbaye</i>
1054	<i>Grand schisme d'Occident</i>
1468	<i>Sac de la ville par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne</i>
1477	<i>Mort de Charles au siège de Nancy</i>
1483	<i>Jean de Hornes est élu prince-évêque</i>
1485	<i>Le « Sanglier des Ardennes », redoutable membre du lignage La Marck, est traitreusement mis à mort sur ordre de Jean de Hornes</i>
1492	<i>Paix de Donchéry, apaisant la guerre civile entre les Hornes et les La Marck</i>
1505	<i>Érard de La Marck est élu prince-évêque</i>
1519	<i>L'arrière-petit-fils du Téméraire est élu empereur et prend le nom de Charles Quint</i>
1538	<i>Mort d'Érard</i>
1555	<i>Abdication de Charles Quint</i>
1785	<i>Saint-Jacques passe au rang de collégiale</i>
1788	<i>La bibliothèque est vendue aux enchères</i>
1789	<i>Prise de la Bastille</i>
1795	<i>Disparition de la principauté</i>
1801	<i>Concordat</i>
1803	<i>Saint-Jacques n'est plus qu'une église paroissiale, comme Saint-Barthélemy, Saint-Denis, Saint-Jean, Saint-Martin et Sainte-Croix. Ni Saint-Pierre, ni Saint-Remy n'échappent à la destruction.</i>

Liste des abbés, des doyens du chapitre et des curés-doyens

Les abbés

1.	Olbert de Gembloux	1019 – 1048
2.	Albert	1048 – 1066
3.	Étienne	1066 – 1076
4.	Robert	1076 – 1095
5.	Étienne II	1095 – 1112
6.	Olbert II	1112 – 1134
7.	Étienne III	1134 – 1138
8.	Elbert	1138 – 1150 (abdication)
9.	Étienne IV	1150 – 1155 (abdication)
10.	Drogon	1155 – 1173
11.	Hugues	1173 – 1185 (abdication)
12.	Herman I^{er}	1185 – 1188
13.	Gosuin	1188 – 1197
14.	Gerard I^{er} de Gange	1197 – 1197 (abdication)
15.	Hugues (réélu)	1197 – 1201 (abdication)
16.	Theodoric I^{er}	1201 – 1202 (abdication)
17.	Henri I^{er} de Jupille	1202 – 1209 (abdication)
18.	Waselin	1209 – 1229 (abdication)
19.	Theodoric II	1229 – 1230
20.	Jean I^{er}	1230 – 1248
21.	Michel I^{er}	1248 – 1283
22.	Guillaume I^{er} de Jullemont	1283 – 1301
23.	Michel II	1301 – 1305 (abdication)
24.	Guillaume II Bever	1305 – 1316
25.	Henri Cosins	1316 – 1342 (abdication)
26.	Jean II Poilhon	1342 – 1351
27.	Gérard II d'Awans	1351 – 1361
28.	Helin de Meffe	1361 – 1372
29.	Nicolas I^{er} du Jardin	1372 – 1393
30.	Bertrand de Vivegnis	1393 – 1401
31.	Jean III Sordelhe	1401 – 1408
32.	Renier de Heyendael	1408 – 1436
33.	Rutger de Blœmendael	1436 – 1470
34.	Conrard du Moulin	1471 – 1474
35.	Arnold van den Brecht	1474 – 1483
36.	Gerard III de Halin	1483 – 1500
37.	Servais Moëns	1500 – 1506
38.	Jean de Coronmeuse, alias de Cromois	1506 – 1525
39.	Nicolas II de Beaulieu, alias Balis	1525 – 1551
40.	Herman II Rave	1551 – 1583

41.	Leonard Gerardi	1583 – 1594
42.	Martin Fanchon	1594 – 1611
43.	Gilles I^{er} Lambrecht	1611 – 1646
44.	Gilles II Dozln	1646 – 1647
45.	Gilles III de Brialmont	1647 – 1674
46.	Hubert Hendrice	1674 – 1695
47.	Nicolas III Bouhon	1695 – 1703
48.	Benoît de Slins	1703 – 1708
49.	Joseph Doïen	1708 – 1709
50.	Nicolas IV Jacquet	1709 – 1741
51.	Pierre Rennotte	1741 – 1763
52.	Antoine Maillart	1764 – 1781
53.	Augustin Renardy	1781 – 1785

Les doyens du chapitre

1.	Augustin Renardy	1785
2.	Jean Deneumoulin	1786 – 1804
3.	César-Constantin-Marie, comte de Méan de Beaurieux	1786 – 1793
4.	Albert-Joseph chevalier de Grady de Croenendael	1793 – 1797

Les curés-doyens

1.	Nicolas-Joseph Bourguignon	1803 – 1808
2.	Jean Frenay	1808 – 1831
3.	Jean-Joseph-Servais van Hex	1831 – 1853
4.	Godefroid Thomas	1853 – 1876
5.	Émile Schoolmeesters	1876 – 1901
6.	Charles Brinkmann	1902 – 1926
7.	Fritz Goffin	1926 – 1936
8.	Gaston Kieselstein	1936 – 1955
9.	Edmond Pochet	1955 – 1974
10.	André Renson	1974 – 1990
11.	Louis Houssa	1990 – 2007
12.	Joseph Bodeson	2007 – 2011
13.	Éric de Beukelaer	2011 – 2016
14.	Jean-Pierre Pire	2016 –

Orientation bibliographique

BERLIERE U., *Monasticon belge*, t. 2, Province de Liège, Maredsous, 1929, p. 5-31.

BOLLE C., CHARLIER J.-L., COURA G., HENRARD D., LÉOTARD J.-M., « L'infirmerie de l'abbaye de Saint-Jacques à Liège », dans *Les Dossiers de l'IPW*, t. 7, 2008, p. 43-58.

BOLLE C., LÉOTARD J.-M., COURA G., CHARLIER J.-L., HENRARD D., « L'infirmerie de l'abbaye de Saint-Jacques », dans BOLLE C., COURA G. & LÉOTARD J.-M. (dir.), *L'archéologie des bâtiments en question, un outil pour les connaître, les conserver et les restaurer*, actes du colloque international, Liège 10-11 novembre 2010, Namur (Études et Documents, Archéologie, n° 35), Liège, 2014, p. 291-315.

COLMAN P., « Démolition d'une construction mentale : le premier jubé de chœur de Saint-Jacques à Liège (1538) », dans *BIAL*, t. 121, 2017, p. 5-14.

COLMAN P., *Jan van Eyck et Jean sans Pitié*, Bruxelles, 2009 (Académie royale de Belgique, Classe des Arts, t. 27, n° 2059), p. 10-12 et 46-48.

COLMAN P., « Le Majeur et le Mineur. Dix siècles d'usurpation rampante en l'église Saint-Jacques », dans *Trésor de Liège*, n° 45, 2015, p. 2-6.

COLMAN P., *L'orfèvrerie religieuse liégeoise*, Liège, 1966, t. I, p. 223 – 225, n° 322 – 351 (pièces aux poinçons des princes-évêques seulement) ; voir aussi p. 88, n. 42.

COLMAN P., PAQUET P., et al., *La restauration des monuments à Liège et dans sa province depuis 150 ans*, catalogue d'exposition, (Musée de l'Architecture à Liège), éd. P. Mardaga, 1986, 184 p., ill. n/b et couleurs, p. 41-49.

DELSAUX J.-C., *L'église Saint-Jacques à Liège, plans, coupes, ensembles, détails intérieurs et extérieurs, mesurés, dessinés et publiés par - ; gravés par J. COUNE ; accompagnés d'un texte explicatif et d'une notice historique (par E. LAVALLEYE)*, (Liège, 1845), 15 planches, 20 p.

DELVILLE J.-P., JACQUES Y. et TONON X., *La restauration du porche de l'église Saint-Jacques à Liège*, dans *Bulletin de la CRMSF*, t. 29, 2017, p. 53-76

DENHAENE G., (s.l.n.d.), *Lambert Lombard. Peintre de la Renaissance. Liège 1505/06-1566. Essais interdisciplinaires et catalogue de l'exposition*, Bruxelles, Institut royal du Patrimoine artistique, collection « Scientia Artis », 2006.

FONTAINE P., *Avant, pendant et après leur professorat au grand séminaire de Liège (19e siècle). Dictionnaire biobibliographique*, Bruxelles-Rome, 1997, p. 232-244 (Institut historique belge de Rome, Bibliothèque, 42).

FORGEUR R., *L'église Saint-Jacques à Liège*, 2^e éd. Liège, 2005 (*Feuillets archéologiques de la Société royale Le Vieux-Liège*).

FORGEUR R., « Le grand orgue de l'église Saint-Jacques à Liège », dans *L'Organiste*, t. 7, 1975, p. 2-20.

FORGEUR R., « L'escalier et la chapelle dits des bourgmestres à Saint-Jacques de Liège », dans *Bulletin de la Société royale Le Vieux-Liège*, t. 5, n° 117-118, p. 175-177.

FORGEUR R. et MULLER F., *Bibliographie de l'église Saint-Jacques à Liège*, 2^e éd. revue et augmentée, Liège, 2005 (49 pages, 18 rubriques, remarquablement complète « sans être exhaustive »).

- GOBERT T., *Liège à travers les âges, les rues de Liège*, (nouvelle édition du texte original de 1924-1929), t. 6, Bruxelles (1976), p. 246-280.
- HALKIN L.-É., *Le cardinal de la Marck, prince-évêque de Liège*, Liège, 1930.
- HIRSCH M., “*Ein neuer Myron. Daniel Mauch in Lüttich*”, dans Daniel MAUCH. Bildhauer im Zeitalter der Reformation, Ostfildern, 2009, p. 76-85.- VAN DEN BOSSCHE B., Die Lütticher Skulptur und Daniel Mauch, *ibidem*, p. 86-95.
- JACQUES Y., LECOCQ I., TONON X., VANDEN BEMDEN Y., « Nouvelle approche des vitraux du XVI^e siècle de l'église Saint-Jacques à Liège », dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles*, t. 24, 2013, p. 67-92.
- KOCKEROLS H., Monuments funéraires en pays mosan. 4. Arrondissement de Liège, Malonne, 2004.
- KONINCKX E., *Le clergé du diocèse de Liège (1825-1967)*, t. 2, Liège, 1975, p. 283.
- LAFFINEUR-CRÉPIN M., « Les sept collégiales, témoins privilégiés de la naissance de la principauté », dans *Liège. Autour de l'an mil, la naissance d'une principauté (X^e-XII^e siècle)*, Éditions du Perron [2000], p. 187-190.
- LEFFTZ M., *Jean Del Cour 1631-1707 : un émule du Bernin à Liège*, Liège, 2007.
- LETHE J.-N., « Contribution à la connaissance de l'ancienne abbatiale Saint-Jacques de Liège (XI^e-XII^e siècles) », dans *Bulletin de la Société royale Le Vieux-Liège*, t. 14, n° 300, 2003, p. 349-362.
- ALLART D., PIAVAUX M., VAN DEN BOSSCHE B., WILKIN A., *L'église Saint-Jacques à Liège*, dir. IPW, Namur, 2016, 346 p.
- PAQUET P., « Le portail de l'église Saint-Jacques à Liège », dans *Art&Fact*, t. 15, 1996 (Mélanges Pierre Colman), p. 98-101.
- PAQUET P., « Van Mulken », dans *Nouvelle Biographie Nationale*, t. 2, 1990, p. 364-365.
- PAQUET P. et LECOCQ I., « L'église Saint-Jacques », dans *Le patrimoine exceptionnel de Wallonie*, Namur, 2004, p. 334-340.
- PETERS F. et CEULEMANS C. (eds.), “*A Masterly Hand. Interdisciplinary Research on the Late-Medieval Sculptor(s) Master of Elsloo in an International Perspective*”, in Proceedings of the Conference held at the Royal Institute for Cultural Heritage in Brussels on 20-21 October 2011.
- PONCELET É., « Listes des vicaires généraux et des scelleurs de l'évêché de Liège », dans *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du Diocèse de Liège*, t. 30, 1939, p. 60.
- SIMENON G., « Mgr Émile Schoolmeesters », dans *Leodium*, t. 13, 1919, p. 109-116.
- STEPPE J., *Het koordoksaal in de Nederlanden*, Bruxelles, 1952, p. 170-175 et 333-340.
- STIENNON J., *Étude sur le chartrier et le domaine de l'abbaye de Saint-Jacques de Liège (1015-1209)*, Paris, 1951 (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. 124).

STIENNON J., « Le voyage des Liégeois à Saint-Jacques-de-Compostelle en 1056 », dans *Les Mélanges Félix Rousseau. Études sur l'histoire du pays mosan au Moyen Âge*, Bruxelles, 1958, p. 553-581.

STIENNON P., « Contribution à l'étude des églises de Liège (XVI^e-XVIII^e siècles) », dans *Revue du Nord*, t. 68, n° 271, p. 893-928.

ULRIX F., « Le Rempart d'Avroy et la Tour aux lapins à Liège », dans *Bulletin de la Société royale Le Vieux-Liège.*, t. 6, n° 147, 1964, p. 405-432.

ULRIX F., « Le sous-sol archéologique de l'abbatiale de Saint-Jacques », dans *Liège autour de l'an mil*, Liège, 2000, p. 198.

Crédits photographiques

Toutes les illustrations sont de Guy Focant (Focant G. © SPW-Patrimoine) sauf mentions ci-dessous :

BOMBAERT P. © Grand Curtius (inv.B13 GC.REL.02a.1937.34038) : 5.

© Chercheurs de la Wallonie – Fonds ULRIX (inv. ULF 92-10-5, n.d.) Prehistomuseum (Flémalle) : 61.

Collection privée : 62.

JEAN C. © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) : 49.

JOLY E. (infographie) : 19.

KIK-IRPA, Bruxelles : 7, 32, 44, 52.

LETHÉ J.-N. : 4.

Musée Wittert - Collections artistiques ULiège : 1, 53.

Ville de Liège. Bibliothèque Ulysse Capitaine : 2, 14.